

GENERATIONS MULTICULTURELLES, DE NOUVEAUX DEFIS ?

*Table-ronde du 21 septembre 2006, organisée à
Bruxelles par l'asbl Courants d'Âges*



*avec le soutien de la Communauté française, de la Cocof et du Fonds
d'impulsion à la politique des immigrés*

Table des matières

INTRODUCTION	2
TEMOIGNAGES DES ACTEURS DE TERRAIN	6
<u>Axe 1 : L'EXPERIENCE INSTITUTIONNELLE</u>	
Service "Action sociale" de la Croix Rouge de Belgique	Martine Schüttinger 7
Volontariat d'Entraide et Amitié	Isabelle Croonen
L'Auberge du Vivier	Jean-Pierre Haquin 11
<u>Axe 2 : L'ANIMATION DANS LES QUARTIERS</u>	
Ages et Transmissions	Sylvie Lerot 16
La Gerbe - Mémoire Vivante	Brigitte Hazard 24
<u>Axe 3 : LES PROCESSUS DE TRANSMISSION</u>	
Atoutage	28
	Cécile Dupont
REGARDS ET QUESTIONNEMENTS D'EXPERTS...	
Myriam Leleu, sociologue (Bureau d'études et de recherche en sociologie)	33
Jamilia Zekhnini, formatrice (Centre Bruxellois d'Action Interculturelle)	37
DEBATS– RECOMMANDATIONS	44
Faut il penser les relations entre générations à travers une dynamique interculturelle ? Pourquoi et comment ?	45
Comment concilier élaboration, pratiques et actions ?	52
Comment identifier les besoins et les attentes face à de nouvelles données sociétales ?	57
Comment favoriser la rencontre des différences, en pensant aux outils méthodologiques ?	63
D. CONCLUSIONS	68

INTRODUCTION

Patricia Fontaine, présidente de Courants d'Âges.

Courants d'Âges est une initiative partant de projets qui ont été sélectionnés en 1992 par la Fondation Roi Baudouin comme projets pilotes dans le secteur de l'intergénérationnel. Une dizaine de projets se sont retrouvés le plus souvent pour la première fois à partager des expériences au niveau de l'intergénérationnel et à se rendre compte que des voisins faisaient la même chose et s'intéressaient aux mêmes questions. Nous avons souhaité rester ensemble au-delà du projet et constituer petit à petit un réseau d'associations travaillant et développant des actions intergénérationnelles. Notre souhait a pu se concrétiser dès le départ par le soutien de la Cocof au niveau logistique, disponibilité de temps, soutien idéologique et financier.

D'abord association de fait, on s'est constitué par la suite en asbl. Au cours de notre parcours différents outils ont été concrétisés : une charte, un jeu interactif "Opération Zigoulous", des ouvrages méthodologiques...

Au fil du temps, il y a eu une reconnaissance de plus en plus grande de l'existence de Courants d'Âges comme réseau d'Associations, puis en tant que service d'éducation permanente de la Communauté française. La continuité de Courants d'Âges a pu se faire grâce à la Cocof, la Communauté française et ponctuellement à la Région Wallonne.

Courants d'Âges se sent aussi renforcé par l'engagement d'un permanent d'abord un mi-temps puis maintenant par un temps plein ACS et un mi-temps. Cela peut paraître banal, mais pour nous c'est vraiment le signe d'une reconnaissance progressive du réseau et de l'importance de chacun des membres qui le compose. Courants d'Âges n'aurait aucune consistance sans la présence des associations.

L'occasion nous est donné d'intensifier notre travail, de développer des actions et d'interpeller les questions de l'intergénérationnel et de la multiculturalité.

Si on repart fin des années 80 début des années 90, différentes associations exerçaient déjà et développaient des actions dans l'intergénérationnel. C'était les premiers pas d'expériences qui existaient sûrement avant mais qui n'avaient pas pignon sur rue, qui ne partaient pas d'associations dont le grand public avait connaissance.

En reprenant l'histoire, il s'agissait surtout d'un travail avec les personnes âgées voir très âgées et les jeunes très jeunes venant du milieu scolaire. Pourquoi ? On pourrait émettre différentes hypothèses. Simplement peut-être parce qu'il s'agissait de groupes constitués. Aller à la rencontre des élèves dans une école, il y a une classe, un professeur, tout est là. A ce moment-là rencontrer, les personnes dites âgées, c'était en résidence, en institution, là où elles se trouvaient. Il y avait parfois des essais de rencontrer Monsieur et Madame tout le monde qui vivaient encore à leur domicile.

La plupart des expériences partent aussi d'un regard particulier des personnes âgées qui commençaient à nous interpeller, à nous titiller autour de l'image qu'on avait encore trop souvent d'eux, de ce pauvre petit vieux qui ne sait plus qui a besoin d'aide, de soin, qui est malade, qui est ceci, cela. Il y avait sans doute quelque part un souci, un intérêt de savoir ce qu'on allait faire pour ces petits vieux.

Les choses ont évolué à travers le temps au niveau des pratiques où, faire pour les petits vieux avec des enfants est devenu faire avec les personnes âgées en essayant qu'elles s'y retrouvent et pourquoi pas avec d'autres générations.

Ces générations de tout-petits enfants ou d'enfants du monde scolaire sont devenues différentes générations de jeunes, d'adolescents, de jeunes adultes, d'adultes de différents âges avec des personnes se situant dans leur cycle de vie à une étape que l'on pourrait appeler la vieillesse. On se rendait compte et on se rend compte que la vieillesse comporte aussi plusieurs générations.

Dans nos pratiques on a été confronté à l'évolution à la fois de notre regard, de notre réflexion sur ce qu'est ou pourrait être l'intergénérationnel, sur ce que veut dire vieillir et être vieux, et de notre manière, dans un tissu social donné, de prendre en considération et reconnaître les compétences des uns et des autres de différentes générations.

On ne se posait pas beaucoup de questions au départ sur la multiculturalité, sur les personnes d'origines étrangères, immigrées, sur les vieux d'autres cultures. Ils étaient là, ils étaient présents soit parmi le public des aînés, soit parmi les jeunes, mais c'était tout.

Puis petit à petit de part les expériences et les rencontres on a constaté qu'il se passait des choses dans ces rencontres où différentes générations et différentes cultures se retrouvaient.

Au fil de la journée, on va essayer de définir ce qu'on met derrière ces mots culture, multiculturalité, les personnes d'origine immigrée. Parle-t-on aussi de cultures différentes dans les publics venant d'un même pays, d'une même région ? Mais laissons venir les choses...

En tout cas, quand on parle aujourd'hui de vouloir dynamiser un tissu social, de prendre en considération ses différentes composantes, on est confronté à des rencontres de cultures différentes, de populations belges, immigrées, africaines, asiatiques, des pays de l'est, de l'ouest, du sud, du nord, de différents pays de la ville, de la campagne, du haut de la ville, du bas de la ville... Des personnes habitant la région de Namur, Liège, Charleroi, Tournai, c'est tout à fait différent.

Ces différences se retrouvent autour d'un désir de ne pas vouloir rester seul, d'avoir envie d'aller à la rencontre de l'autre, sous le regard d'associations, d'intervenants professionnels ou volontaires qui s'intéressent à ce que c'est que vivre ensemble, qui créent des liens en mettant des ponts entre ces différences. Elles sont mises aussi sous le regard de représentants de services publics, de groupes de recherche qui se demandent aussi ce qu'on fait avec ces publics, ces différences ? Comment créer une manière de vivre ensemble ? Comment comprendre ces données au niveau de la société, aujourd'hui, en Belgique.

Au départ on pensait la table ronde en se disant que ce qu'on voulait travailler c'était: c'est quoi vieillir quand on vient d'autres pays ? C'est quoi être vieux pour des personnes venant du Maroc, de la Turquie, de l'Afrique noire, des pays de l'est... On s'est dit que si l'on prenait cette question dans ce sens là ce serait comme si nous, intellectuels bien pensant, psycho, socio, chercheurs ou autres, personnes qui de temps en temps essaient d'en dire quelque chose et qui parfois donnent l'impression, l'illusion d'en savoir, on aurait des choses à découvrir, d'inattendues vu de l'extérieur. Ce serait comme s'il y avait des modèles à devoir calquer sur d'autres.

Notre souhait a été plutôt de se dire mais si on partait de ce que l'on voit dans les tissus sociaux, à travers nos pratiques pour essayer de comprendre comment ces différences se rencontrent, se parlent ou ne se parlent pas, s'échangent, se confrontent et se heurtent à certains moments.

Plutôt que de se demander c'est quoi être vieux quand on est immigré en Belgique, il s'agirait de partir de la reconnaissance des composantes d'un tissu social et de la réalité d'un public à la fois vieillissant et multiculturel qui font notre voisinage, "nos" bénéficiaires, "nos" patients, ce que nous sommes en tant que citoyens...

C'est dans cette optique là que je vous invite à rentrer dans l'écoute des expériences de terrain de certaines des associations membres de Courants d'Ages et à vous ouvrir aux regards des experts.

Laissons-nous nous imprégner de ces témoignages en évitant de tomber dans l'écueil de trouver des solutions avant même que les questions, les problématiques se soient posées, si problématiques il y a.

TEMOIGNAGES
DES ACTEURS DE TERRAIN

Axe 1 : L'EXPERIENCE INSTITUTIONNELLE

Service "Action sociale" de la Croix Rouge de Belgique

*L'incidence de l'origine culturelle, géographique de l'individu
sur nos pratiques...*

Martine Schüttinger

On aurait aussi pu poser les questions que l'on va aborder aujourd'hui au niveau du service d'accueil des demandeurs d'asile, ou à ceux qui portent des secours etc... mais nous avons surtout travaillé cela au niveau de l'action sociale.

Au niveau « actions sociales », la Croix-Rouge couvre la Communauté française avec 3000 personnes bénévoles dites maintenant volontaires et une quinzaine de permanents. C'est donc un nombre assez important et il y a des activités très différentes :

- Dans les hôpitaux pour faire de l'accueil, de l'accompagnement : l'humanisation de grandes structures, être là, à l'écoute
- Dans les établissements pénitenciers, en allant donner des formations, des cours de français mais surtout un projet qui fonctionne depuis 3 ans maintenant, « itinérance » qui est un projet où des volontaires conduisent des enfants visiter leur parent en prison,
- Dans les maisons Croix-Rouge, 32 en Communauté française en ce moment (Wallonie - Bruxelles), dans celles-ci il y a des vesti-boutiques, des épiceries sociales, des buanderies sociales etc.
- A domicile, un travail qui débute dans la région de Namur, on n'a pas encore énormément de projets, ce sont des visites au domicile de personnes, surtout les personnes âgées alors qu'au début ça devait être pour tout le monde.

Quand on voit l'évolution des âges et des cultures au niveau notamment des volontaires, les volontaires étaient principalement au départ d'origine belge et avaient entre 55 et 82 ans. Maintenant, depuis quelques années il y a un changement qui s'opère. On a vu l'arrivée de personnes d'origines différentes, le volontariat se rajeunit, notamment quand on a des volontaires marocains, congolais etc, ils sont généralement beaucoup plus jeunes. On a un élargissement des âges et un élargissement des cultures.

Au départ le premier travail a été de faire un travail de formation à l'approche sociale, des origines sociales des volontaires et des bénéficiaires et petit à petit ça s'est élargi.

Un deuxième point important, c'est la formation. La formation a toujours existé pour mener les actions avec les volontaires. En 2000, vu les questions récurrentes qui revenaient du terrain, on s'est dit « est-ce qu'il ne faut pas former nos volontaires à l'interculturel ? ». Il y a eu un groupe de travail et on s'est rendu compte que la formation ne devait pas concerner spécialement l'interculturel dans le sens où on l'entend maintenant, mais bien un travail sur la communication, l'écoute et en fait un travail sur les représentations sociales de chacun.

Le choix a été fait dans ce cadre, par rapport aux outils qui ont été choisis à ce moment là, et c'est toujours le cas actuellement, de partir sur des formations devenues obligatoires et qui

portent sur l'empathie, l'écoute, la communication, etc. Il existe en plus des formations spécifiques pour personnes âgées et personnes âgées désorientées.

Pour donner un exemple plus concret, quand on parle du fameux projet « itinérance » où ils amènent les enfants visiter leur parent en prison, les âges des volontaires sont de 29 à 69 ans et on a 10% de ces volontaires qui sont d'origine hors Union Européenne, parce que quand on parle maintenant, quand on essaie de savoir un peu qui sont nos volontaires, quel est leur multiculturel, on parle de hors union européenne ou union européenne. Tout cela devient plus compliqué et nous aussi on essaie de mettre des "critères".

Dans les familles qui sont concernées par le projet 35 % des familles sont hors Union Européenne et on peut se dire que dans ce cadre là on est dans de l'intergénérationnel aussi bien au niveau des volontaires que des usagers, comme on conduit des enfants. On est dans le multiculturel croisé parce qu'on est avec des personnes belges qui vont aller dans des familles qui sont hors union européenne et des volontaires hors union qui vont aller conduire des enfants d'origine belge, etc.

Par rapport à ça on s'est rendu compte, lorsqu'on avait ce qu'on appelle des intervisions (lieux de rencontre, de partage d'expériences assez réguliers); que les gens avaient un intérêt commun qui est le projet d'accompagnement de l'enfant, et qu'il n'y avait pas de questionnements ou de difficultés mises en avant par rapport à l'origine des personnes ou qu'on ne les comprenait pas. Ce n'était pas du tout ça qui était mis en avant, c'était chaque fois un questionnement par rapport à l'enfant, par rapport à la famille, au parent visité, comment avoir des outils de communication. Ce sont des choses que l'on retrouve aussi dans les maisons Croix-Rouge ou ailleurs.

A l'hôpital il y a cette approche là et il y a évidemment la multiplication des langues. On en a déjà parlé à de nombreuse reprises et ce n'est pas toujours facile d'approcher toutes les langues. Dans les volontaires, on a différentes langues, il y a des volontaires qui parlent des langues extraordinaires, et on s'est posé la question à un moment donné « va-t-on demander à ces volontaires de servir de traducteur dans le cadre des questions sur la santé ou des questions avec les médiateurs ».

Cette question est toujours en suspend par rapport aux outils car il n'y a pas que traduire, derrière la traduction, il y a plein de choses. Traduit-on vraiment ce qui est dit, quid de la gestion des émotions, etc. Ce sont des pistes qui sont au stade de la réflexion pour le moment.

Celles qui reviennent régulièrement, aussi en fonction alors des débats politiques, c'est le questionnement sur le port du voile. Actuellement il y a une position ferme de la part des hôpitaux qui ne veulent pas de volontaires portant le voile pour des raisons de sécurité. La question se posant, qu'est ce qu'on fait ? Est ce qu'on dit directement à ces volontaires qu'il va falloir choisir un autre type de travail social ou est ce qu'on travaille d'une autre façon ? Ce sont des pistes qui sont en réflexion. Je vous livre les questions de l'équipe actuellement.

A domicile on a pour le moment des personnes âgées à domicile et à la campagne (on n'a pas ce type de travail là à Bruxelles) et on a des retours comme quoi on ne veut pas des gens de couleur à domicile. Là encore une fois comment on travaille ? Comment on réagit et comment on met en place un type de volontariat par rapport à ça ?

Pour clôturer, pour le moment les outils qui ont été choisis et qui semblent fonctionner par rapport à l'intergénérationnel, au multiculturel ce sont les outils de la formation et pour nous d'une formation qui reglobalise toutes les questions de la communication mais dans le sens de l'écoute de l'autre. Il ne s'agit pas d'essayer de comprendre chaque culture parce qu'alors je ne vois pas comment on va former les volontaires à ce niveau. On peut aussi le faire mais bon pour le moment ces outils fonctionnent bien.

Les défis.

Je vais dire que le défi pour la Croix-Rouge c'est que par exemple les chiffres de la dernière formation (en actions sociales) à Bruxelles qui montrent qu'il y avait 80% des participants qui étaient hors union. C'est quand même un changement. Je ne sais pas si les chiffres vont va se maintenir et il va falloir les analyser, mais on a sur Bruxelles actuellement 50 sur 450 volontaires qui sont hors union. Il y a une tendance qui se met en place et qu'il va falloir vérifier, mais pour le moment les volontaires restent majoritairement des personnes d'origine belge et de 60 ans. On a le multiculturel et l'intergénérationnel qui avancent petit à petit, et donc le défi serait de faire éventuellement évoluer ces outils, que tout cela se passe en douceur et que ça continue à se passer en douceur pour que chacun garde une richesse.

La deuxième chose, c'est que le défi général est justement que tout ça se passe tellement facilement qu'on n'en parle même plus.

QUESTIONS / REACTIONS

Pierre Wanlin

Je me demandais si cet accroissement de non belges, de non européens si c'était au niveau des bénéficiaires de visite ou si c'était simplement que ces gens se sentent bien chez eux et qu'ils ont envie de faire comme les autres et qu'ils ont envie d'être bénévoles comme n'importe qui ou bien c'est parce qu'il y a beaucoup de marocains et de congolais dans les hôpitaux, dans les prisons ?

Martine Schüttinger

Alors il y a les 2, on a tant au niveau des volontaires, des volontaires qui viennent des différents pays et on a aussi au niveau des bénéficiaires. C'est un peu le reflet de ce qui se passe aujourd'hui dans la société par rapport à l'arrivée des différentes populations. Il y a quand même quelque chose de différent au point de vue du volontariat, c'est que ce sont des volontaires plus jeunes et qui restent moins longtemps. Pour nous la question est aujourd'hui de savoir pourquoi restent-ils moins longtemps, soit parce qu'ils cherchent du travail, à s'insérer dans la société, différentes choses..

Ca va peut être aussi changer le visage du volontariat qui va à terme être un volontariat qui ne sera plus dans la durée avec des gens qui commencent à 30 ans et qui restent ...donc c'est un peu les choses qu'on observe pour le moment.

Jean-Pierre Goor

Quelle est la répartition par sexe des volontaires ?

Martine Schüttinger

Majoritairement des femmes pour le moment. Ca dépend des activités sociales mais dans la majorité ce sont des femmes, dans les secours ça va être l'inverse.

Pierre Wanlin

Union européenne, hors union européenne ?

Martine Schüttinger

Ca je ne peux pas encore vous dire vraiment, on est en train de découvrir cela mais cela dépend aussi des activités.

Volontariat d'Entraide et Amitié

Reconsidérer les relations entre les générations à travers la multiculturalité

Isabelle Croonen

Volontariat Entraide et Amitié est une ASBL reconnue comme service de jeunesse et qui a pour but l'engagement gratuit dans différents services. On recrute, on forme et on encadre des volontaires qui se rendent dans différents types d'institutions que ce soit dans des maisons de repos, des cliniques, des crèches, des écoles de devoirs, des centres pour personnes handicapées etc.

Toutes ces institutions sont reparties dans la Communauté Française et on a élaboré des conventions de collaboration avec ces différentes institutions.

Nos volontaires sont âgés de minimum 17 ans et on leur demande un engagement de minimum 12 périodes de 4 heures qui peuvent parfois se repartir, en fonction de leur disponibilité, que sur une seule semaine. On a aussi depuis 2-3 ans des volontariats plus ponctuels d'une seule journée. C'est notamment le cas de groupes classes, comme par exemple des élèves de 4^{ème} techniques sociales qui réalisent une journée d'animation en maison de repos ou une animation dans un service pédiatrique au sein d'un hôpital.

Notre volontariat est un volontariat essentiellement basé sur l'écoute, la rencontre de l'autre dans toutes ses dimensions. Chez nous l'intergénérationnel se situe à différents niveaux :

- Des jeunes qui se rendent en maison de repos pour rendre visite et animer des personnes âgées
- Des jeunes adultes et des personnes âgées qui se rendent en crèche pour effectuer du volontariat auprès d'enfants en bas âge, qui se rendent en maison de quartier pour faire du volontariat que ce soit dans le soutien scolaire ou l'animation des loisirs et des enfants.

Le multiculturel lui aussi se situe à plusieurs niveaux :

- Des volontaires d'origines étrangères qui effectuent du volontariat dans nos institutions auprès de personnes malades, auprès de personnes âgées belges, auprès d'enfants de toutes nationalités en crèche.
- Des volontaires belges qui effectuent du volontariat auprès d'enfants d'origine immigrée en halte garderie, auprès d'enfants et d'adolescents en écoles de devoirs.
- Des volontaires qui font du volontariat auprès d'adultes d'origine immigrée qui suivent des cours d'alphabétisation.
- Des volontaires belges qui prennent du volontariat ici en Belgique avant d'effectuer un volontariat à l'étranger, car la particularité de l'ASBL c'est qu'on offre la possibilité à nos volontaires d'un soutien financier pour des projets de solidarité ici en Belgique et à l'étranger.

Au niveau des chiffres, depuis 1998, on a accueilli des volontaires de plus ou moins 50 nationalités différentes. On a essayé de quantifier les volontaires d'origine étrangère mais ce n'est pas toujours aisément car on ne connaît que la nationalité des volontaires et que parmi nos volontaires belges il y en a une série qui sont d'origine immigrée. On sait que pour l'instant il y a plus ou moins 25% de volontaires d'origine étrangère sur la Communauté Française, c'est un chiffre qui est en augmentation puisqu'en 2002, quand on avait fait le point on accueillait

10% de volontaires d'origine étrangère. Il y a quand même eu une nette augmentation en 4 ans.

On s'était intéressé dans notre trimestriel aux motivations des volontaires non belges, à savoir quelles étaient leurs motivations à faire du volontariat. Plusieurs ont été pointées :

- Une motivation de valeur, le volontaire avait envie à travers le volontariat d'exprimer ses valeurs profondes,
- Des motivations plus de compréhension, le volontariat permettait aux volontaires d'avoir de nouvelles expériences, de découvrir de nouvelles choses
- Des motivations sociales, le besoin de reconnaissance, le besoin d'avoir d'autres types de relations. Dans ce cadre là, on accueille des personnes qui sont demandeuses d'asile et qui par le volontariat ont envie de s'intégrer d'avantage dans la société belge et de la connaître mieux. Ce volontariat renvoie au fait d'être valorisé mais renvoie aussi aux autres une image positive de ceux-ci.
- Une motivation d'ordre matériel, dans le sens que le volontariat permet parfois au volontaire d'acquérir une expérience qui peut être enrichissante par la suite pour accéder à certains emplois ou aux contacts qui pourraient être intéressants professionnellement. On a par exemple toute une série de jeunes d'origine immigrée qui ont envie de faire des études par la suite d'aide soignante ou d'infirmière et qui viennent faire du volontariat dans le but de découvrir le milieu médical et hospitalier.
- Des jeunes viennent aussi des missions locales, les missions locales accueillent les jeunes qui réfléchissent à leur orientation professionnelle durant 4 semaines, souvent des jeunes d'origine étrangère qui sont dans l'échec et dont le diplôme n'est pas reconnu. Ils doivent recommencer une formation et la dernière semaine de cet atelier d'orientation et de détermination professionnelle, ils se plongent sur le terrain. C'est par ce biais là que les jeunes viennent chez nous et peuvent découvrir le milieu médical, social, etc. et ainsi confronter la théorie et la réalité.

Une des difficultés également est que parfois les jeunes d'origine immigrée ont du mal à vouloir faire du volontariat dans les maisons de repos. Certains d'entre eux en effet ont un a priori négatif par rapport aux maison de repos, par rapport au fait qu'ici en Belgique, on place les personnes âgées en maison de repos et qu'elles ne restent pas dans leur famille. C'est souvent grâce à notre préparation au volontariat qu'on arrive à convaincre certains d'aller faire du volontariat et que par après par les rencontres, par le volontariat, ils découvrent vraiment ce que c'est la vie en maison de repos. Ils se rendent compte que ce ne sont pas des mouroirs, que les personnes âgées ne sont pas emprisonnées, qu'elles peuvent sortir de là. Ils ont une toute autre image des maisons de repos grâce à leur volontariat.

Parfois aussi des personnes âgées dans des maisons de repos sont désagréables avec des personnes d'origine étrangère. C'est un réel souci et pour l'instant on n'arrive pas à le résoudre. Dans certaines maisons de repos on ne peut pas mettre des volontaires d'origine étrangère sinon on sait que ça va mal se passer. Elles ont tendance à considérer un volontaire d'origine étrangère pas comme un volontaire en tant que tel mais plus un domestique, une femme de ménage et donc les contacts se passent très mal.

Ce qui est clair pour nous c'est que la rencontre entre 2 cultures, 2 générations ne peut bien se passer que si chacun des 2 protagonistes a envie d'aller à la rencontre de l'autre, de franchir les barrières, de la culture, de l'âge, de l'apparence.

On ne peut en aucun cas forcer ces rencontres mais au contraire on peut essayer de les faciliter. Nous c'est ce qu'on essaie de faire à travers tout ce qu'on met en place au point de vue de l'encadrement, des préparations avant le volontariat, du dialogue et de l'écoute pendant le volontariat et par des formations et des dossiers thématiques. Depuis plusieurs années, nos volontaires sont obligés de suivre une formation à l'écoute de 2 jours qui leur est offerte. Au fil des années on s'est rendu compte que cela ne leur suffisait pas et que de temps en temps il fallait aussi avoir des modules plus spécifiques pour pouvoir mieux outiller nos volontaires face à la multiculturalité. Récemment, on avait mis en place une formation sur l'interculturalité, en collaboration entre autre avec le centre Bruxellois d'actions interculturelles. On a aussi mis en place différents modules de formation en école de devoir avec la coordination bruxelloise des écoles de devoirs pour que nos volontaires soient d'avantage sensibilisés par exemple à la façon dont l'école est vue à travers les différentes cultures, à l'histoire de l'immigration pour qu'ils soient mieux outiller au cours de leur volontariat. Toujours dans notre volonté de les outiller au mieux, dans notre trimestriel, on a édité plusieurs dossiers en lien soit avec l'intergénérationnel, soit avec le multiculturel, que ce soit la multiculturalité et le volontariat, l'immigration, l'alphabetisation, l'animation pour les personnes âgées ... bref différents outils qui nous semblent utiles pour nos volontaires.

QUESTIONS / REACTIONS

Didier Fooy

Dans certaines maisons de repos donc ça pose des difficultés d'envoyer des bénévoles d'origine étrangère et avec le personnel c'est la même chose ?

Isabelle Croonen

Dans l'expérience que nous avons ce n'est pas au niveau du personnel mais vraiment au niveau des personnes âgées. Parfois les directions nous disent « on aimerait bien mais on a déjà par exemple engagé une aide soignante d'origine africaine et ça s'est très mal passé... »

Didier Fooy

Donc c'est aussi avec le personnel, ce n'est pas lié au statut de bénévole. Donc ces maisons de repos là se structurent de manière à ne pas avoir...

Isabelle Croonen

Si elles nous disent cela c'est qu'elles ont eu une mauvaise expérience soit avec un bénévole soit avec du personnel. Ce qui est important pour le volontaire c'est que le volontariat lui apporte aussi quelque chose à lui mais voilà malheureusement parfois on a certains problèmes...

Mais il y a des maisons de repos où il n'y a aucun problème bien sûr.

Cécile Dupont

Tu disais tantôt que vous mettiez des choses en place pour faciliter la rencontre au niveau des volontaires mais au niveau des institutions par exemple pour quelles s'ouvrent, tu parlais de la difficulté dans certaines maisons de repos, on doit se plier à ce qui existe ?

Isabelle Croonen

Oui car fatallement, ce n'est pas nous qui sommes à la tête de ces institutions donc là c'est vrai que c'est peut être quelque chose à réfléchir et voir ce qu'on pourrait faire, car souvent dans nos contacts avec les maisons de repos la direction serait préneuse. C'est une piste.

Patricia Fontaine

Tu vas plus loin que le bénévolat, ce n'est pas le statut de bénévole et d'origine différente qui pose le problème ni le cumul des 2, mais il y a des questions qui vont au-delà...

Didier Fooy

On pourrait même l'étendre au client je suis persuadé, vraisemblablement il y a peu de représentation de personnel étranger dans ces maisons de repos, le problème est plus profond...

Pierre Wanlin

Est ce que vous avez des volontaires jeunes qui s'engagent dans la durée ?

Isabelle Croonen

Tout dépend de ce qu'on appelle la « durée », on a des volontaires qui s'engagent pour une semaine ... (*oui mais ça ne ce n'est pas la durée*). Ce qui est clair c'est que les jeunes de 17 – 20 ans ils sont aux études c'est difficile de leur demander de s'engager plus d'une fois par semaine dans des institutions. Avec leurs cours, leurs loisirs et leurs occupations c'est très rare, il y en a mais c'est rare. Ce qu'on a le plus dans la durée, ce sont des jeunes qui sont demandeurs d'emploi qui restent un ou deux ans parce qu'ils n'ont pas d'emploi.

Tout dépend aussi de ce qu'on appelle « jeune » parce qu'on a aussi de jeunes adultes de 25 – 30 ans qui font parfois le choix de ne pas travailler et alors s'engagent sur la durée, mais c'est vrai que des gens qui soit ont une activité à temps plein ou sont aux études c'est difficile qu'ils s'engagent à très long terme...

Myriam Leleu

J'ai une question plus générale sur le volontariat ce sont des choses que l'on entend, est-ce que vous constatez ces dernières années une diminution des volontaires, je poserai la même question à la Croix-Rouge ?

Isabelle Croonen

Je ne pense pas que ça diminue énormément, peut-être un petit peu. Ce qu'il y a c'est plus de volontariat ponctuel, c'est-à-dire des gens qui ont moins de temps. La nouveauté dans le cadre des écoles, ce sont des jeunes qui ne viennent que pour une journée...

Martine Schüttinger

Pour la Croix-Rouge aussi il y a une diminution du nombre de volontaire mais je crois qu'on assiste effectivement à un changement du volontariat, c'est-à-dire que le nouveau projet « itinérance » va attirer beaucoup de volontaire et des volontaires d'un autre style. Par contre le volontariat, ça dépend aussi des actions, on est de plus en plus en train d'essayer de sortir de l'assistanat et du caritatif et de venir avec un niveau d'exigence et de formation. On va donc avoir aussi petit à petit un nouveau type de volontariat. C'est vrai qu'il va peut être y avoir à un moment donné moins de volontaires de très longue durée comme on avait dans le temps, mais tout ça va se faire petit à petit, ça va être aussi l'offre de projet qui va être différente et qui va amener un autre type de volontariat.

Patricia Fontaine

On est en plein dans l'évolution des pratiques, je ne crois pas uniquement liée aux personnes immigrées et/ou personnes âgées en tant que telles mais liée aussi à une évolution sociale des habitudes, des engagements. Ce que je trouve intéressant c'est que par rapport au bénévolat vous vous complétez en terme de motivation et du pourquoi on s'engage différemment et autour de quoi.

La question de fond qui a fait l'objet du débat, c'est qu'il y a cette réalité « on veut » ou « on ne veut pas » du multiculturel et en même temps la réalité fait que dans les formations que ce soit des professionnelles ou des bénévoles, il y a une modification du public qui est de plus en plus multiculturel. A un certain moment on ne pourra plus se contenter de « j'en veux » ou « j'en veux pas », dans un sens comme dans l'autre, au sein des équipes, avec les bénéficiaires ou les clients, il y a des questions qui vont s'imposer. Qu'en faire et comment se positionner alors par rapport aux pratiques ?...

L'Auberge du Vivier

Les relations soignants/soignés, rencontres de cultures...

Jean-Pierre Haquin

Nous sommes une ASBL, l'ASBL « Centre Saint-Aubain » qui depuis très longtemps, est un service qui accueillait des enfants pour des courts séjours pour des raisons sociales. L'agrément vient de l'ONE. Donc au départ en tout cas, c'était exclusivement des enfants issus de milieux fragiles ou en difficulté et les accueils se faisaient à la demande des parents, parfois avec un intermédiaire mais les parents étaient toujours responsables. Maintenant on glisse un petit peu vers des demandes de l'aide à la jeunesse, mais ça c'est l'évolution.

En 1990, les pouvoirs publics restreignent les moyens de l'ONE (je simplifie un peu) et nous nous retrouvons du jour au lendemain d'une population de 90 enfants, à 20 -25, et donc la question de la fermeture du service est tout à fait à l'ordre du jour. Mais depuis quelques années avant 1990 je pressentais le risque et j'avais imaginé le cas échéant une réorientation de l'ASBL. Donc nous avons ouvert, après de gros travaux, une structure pour héberger des personnes du troisième âge, c'est-à-dire une maison de repos qui s'appelle « l'Auberge du Vivier ». Le projet a été d'essayer..., ce n'était pas de faire de l'intergénérationnel le mot n'existe pas alors et je ne sais pas s'il est au dictionnaire aujourd'hui, l'idée était de créer un lieu de vie basé sur deux axes :

- le 1^{er} Axe : essayer d'utiliser les capacités et les compétences des personnes âgées pour le aider à vivre par elles-mêmes, je ne parle pas tout de suite d'animation.
- le 2^{ème} Axe : essayer d'utiliser la présence d'enfants pour être un moteur naturel pour un certain nombre de personnes âgées et la présence des ânées pour apporter aux enfants quelque chose que des éducateurs compétents, diplômes et très dévoués... ont peut-être plus de difficulté à apporter parce qu'ils sont dans une relation professionnelle et qu'ils sont généralement plus jeunes.

Le projet de vie s'est axé autour de ces 2 centres là et nous essayons de penser l'animation en termes très prudents. On n'essaie pas trop d'animer parce que je pars du principe que des gens qui ont vécu 80 ans sans qu'on ait besoin de les animer, ils ont vécu comme vous et moi dans leur milieu de vie et il peut y avoir quelque chose d'indécent à vouloir les animer. Les aider à continuer à vivre ça c'est autre chose. Mais faisons attention de vouloir occuper les gens pour leur bien mais parfois contre leur gré.

Le projet a été axé dans 6 axes différents, que je ne peux pas développer, mais il y en a un qui touche le personnel. C'est le sujet pour lequel on m'a demandé une petite intervention.

Il est clair que nous n'engageons jamais du personnel, toutes catégories confondues, simplement sur base d'une compétence reconnue par un diplôme. Bien sûr il faut cela. Nous essayons toujours de creuser le plus possible la motivation potentielle par rapport au projet.

Un tout petit exemple. Une infirmière, on lui apprend pendant plusieurs années à faire l'inventaire des défaillances et dépendances d'une personne adulte ou âgée et à y répondre de manière adéquate et c'est important. Mais quand je reçois une candidature infirmière, je dis

attention ça c'est très important. Vous devez bien répondre à la dépendance par les soins et l'accompagnement, mais on ne vous a pas beaucoup ou peut-être jamais parlé des capacités résiduelles, et on ne peut faire mouvoir un projet comme le nôtre que si on démarre des capacités. Il faut croire qu'une personne de 90 ans dans sa chaise roulante a encore un certain nombre de capacités, la chaise roulante n'étant pas en soi un empêchement, bien sûr elle voudrait encore pouvoir marcher. La chaise roulante c'est quand on ne peut plus se déplacer aussi facilement, c'est un outil pour pouvoir encore se déplacer, ce n'est pas que négatif.

On peut être en chaise roulante et encore être passionné par sa collection de timbres. On peut partir de là pour aider la personne à revivre ou à continuer à vivre. Ca c'est l'idée globale du projet.

L'axe soignant-soigné, nous ne rencontrons pas particulièrement de difficultés par rapport aux membres du personnel qui sont d'une origine étrangère, mais attention je vais nuancer. Nous vivons une expérience avec une burundaise, une arabe, la Roumanie, la Pologne... Donc il n'y a pas que des belges d'origine, mais une burundaise qui a fuit les événements d'Afrique, qui s'est marié à un belge, elle postule après avoir suivi une formation en Belgique. Si elle a les qualités professionnelles et humaines qui nous semblent requises, la couleur de la peau n'est ni un avantage ni un inconvénient, c'est neutre a priori.

Je dirais qu'il peut y avoir des inconvénients potentiels mais qui tiennent à la culture. C'est vrai que si nous engageons un membre du personnel africain, il faut se préparer à ce que le rythme de travail soit peut-être un tout petit peu différent, alors qu'en principe on ne peut pas faire de différence quand on prépare un horaire au niveau du volume de travail, mais il peut y avoir des différences. Ca suppose un certain travail avec l'ensemble de l'équipe avant d'introduire un membre comme celui là pour qu'on ne commence pas à ne voir que les aspects négatifs. Il peut y avoir un certain nombre d'avantages énormes car des cultures comme celles-là ont un tout autre rapport à la personne âgée, au vieux, à l'ancêtre. D'ailleurs ce sont souvent ces personnes qui viennent souvent m'interroger après 15 jours de travail en étant parfois interpellée, choquée de la manière dont nous nous abordons assez naturellement le grand âge.

C'est vrai que chez eux le vieux c'est le sage, c'est celui qui a 80 années d'expérience derrière lui. Chez nous, je simplifie, c'est celui qui a beaucoup moins de faculté à utiliser l'ordinateur... Dans le mixage des cultures au niveau d'une équipe, il peut y avoir des avantages et des inconvénients tout cela entre guillemets.

Alors comment prendre les choses ?

Je crois qu'il est très important de travailler l'esprit d'équipe et la communication au sein d'une équipe, je ne vois que cette solution là (il peut y en avoir d'autres). C'est vrai que naturellement on peut tous, dans toutes les cultures se protéger de l'étranger car il est peut-être potentiellement dérangeant et qu'il peut nous remettre en question peu importe les cultures. Mais en même temps quand on apprend à le connaître, il n'est fondamentalement pas si différent et le partage peut être enrichissant.

Cette communication, elle doit se faire avant qu'une personne « étrangère » entre dans la maison, elle doit se faire au quotidien et c'est vrai que nous avons tous les lundi matin un conseil de direction qui ne parle pas des horaires, qui parle de ce projet et que tous les jours et c'est fondamental à 10 heures du matin tout le monde s'arrête de travailler pendant 10 minutes pour prendre une tasse de café.

Ca paraît banal, mais c'est fondamental qu'une infirmière en chef soit pendant 10 minutes sur pied d'égalité avec un homme à tout faire, les problèmes qui pourront surgir ensuite ne prendront pas la même dimension. C'est vrai qu'il est important qu'une nouvelle aide sanitaire arabe soit assise à côté du cuisinier et qu'ils puissent blaguer ensemble car ça peut arranger beaucoup de chose si à un moment il y a un problème dans le travail qui pourrait amplifier des vécus ou des incompréhensions entre des personnes. Ca fait partie de la communication, ce n'est pas uniquement dans des réunions formelles mais dans des petites choses pareilles. Je vais vous citer un exemple pour en revenir à cette aide sanitaire burundaise. Elle était venue en stage, elle fonctionnait bien, je l'engage. Un jour l'infirmière la voit dans le couloir en pleurs. Elle l'aborde et elle apprend qu'elle vient de recevoir une « gifle en paroles » d'une résidente parfaitement dépendante, donc qui a besoin d'aide pour tous les actes de la vie quotidienne et cette résidente lui a fait une réflexion raciste mais caractérisée... Je ne vais pas la reprendre ici en public. C'est tout à fait clair, la fille, 30 ans ayant déjà vécu des événements, essaie d'assumer mais elle pleure. L'infirmière en chef lui dit « viens on va en parler au directeur », non je dois m'en sortir toute seule. L'infirmière vient m'en parler. Pause café à 10 heures. Fin de la pause café. Je demande à cette femme de venir dans mon bureau. Je lui demande ce qui se passe, elle me raconte mais dit que l'infirmière n'aurait pas dû en parler, qu'elle doit s'en sortir toute seule. Je lui dis non.

Je demande à chaque membre du personnel d'être ouvert et de soigner la relation avec chaque résident dans la maison, si tu essaies de t'en sortir toute seule, tu vas devoir te protéger, te barricader et donc que probablement la communication entre cette personne et toi va être moins bonne et je ne saurai pas pourquoi. Dans 6 mois c'est moi qui vais te reprocher de ne plus avoir un contact que je souhaite de chaque membre du personnel avec chaque résident, donc je vais te reprocher quelque chose pour lequel tu es victime. Donc tu dois m'en parler,

Puis je dis, maintenant on va voir en équipe qui va intervenir, mais on va faire une intervention vis-à-vis de cette personne. Pendant 8 jours tu n'iras plus dans cette chambre, mais quand tu te sentiras prête à y aller sans a priori tu pourras y rentrer et faire comme si de rien n'était. Mais en me promettant une chose, c'est que si il y a la moindre récidive tu viens chez moi.

Ca veut dire que par la suite cette fille qui s'était mariée en Belgique m'a demandé 3 semaines de congé pour retourner en Afrique pour aller se marier avec son mari belge dans les rites africains. Ses parents en Afrique étaient ennuyés pour eux elle n'était pas tout à fait mariée. Elle part et je lui demande si elle a une vidéo et si quand elle revient elle ne saurait pas parler un peu de ce qu'est un mariage en Afrique dans la maison. Elle est revenue avec toutes sortes de choses (une vidéo, de l'alimentaire, du manioc...) et pendant 3 heures elle a présenté la culture africaine, le Burundi avec le sens de la vie, le sens de la naissance, le sens de la mort, les coutumes... On a mis cette personne « étrangère » en position de la personne qui sait. Aucun résident pendant 3 heures n'a du sortir pour aller à la toilette, pour moi c'est un critère... Ca veut dire que cette personne n'a jamais plus vécu ce type de frustration.

Ca ne veut pas dire qu'il ne faut pas rester vigilant par rapport à tout nouveau résident ou tout nouveau membre du personnel.

Des solutions il y en a, ça demande un peu d'investissement mais je m'adapte...

QUESTIONS / REACTIONS

Patricia Fontaine

Je pense qu'il y a vraiment le lien là entre le volontariat et ce qui se passe au niveau des équipes de professionnels. Avec toi, dans l'équipe, vous êtes amenés à développer des outils du quotidien, du moment. Quand la personne craque, à ce moment toi tu essaies de réagir. Je me dis ça ce sont aussi peut-être des pistes et apports par rapport au travail du volontariat. Dans les associations qui accueillent des bénévoles, ce n'est pas évident de résoudre ces questions quand ce sont des jeunes ou des moins jeunes qui passent un moment, qui n'osent peut-être pas dire ce qui s'est passé. Il y a une réflexion, une ouverture qui est de voir, comment entre équipes échanger nos pratiques. Tu dis dans la sélection peu importe la couleur, si les personnes ont la compétence ils peuvent rentrer dans l'équipe, donc comment travailler les réactions inévitables qu'il y aura à un moment donné.

Ce sera aussi le rôle de Courants d'Ages de poursuivre et d'étayer cette réflexion en allant à la rencontre des publics qui le vivent au quotidien. Au niveau du volontariat, du travail dit «professionnel», comment peuvent se vivrent, dans les petits moments du quotidien ces rencontres ? Comment se posent ou pas ces questions ? Jusqu'où faut-il aller ? "Forcer" le questionnement ou pas ? Prendre ce qui vient au fur et à mesure ou rebondir sur les choses ? Est-ce qu'il faut formaliser dans les équipes de volontaires ou pas, jusqu'où formaliser dans les équipes aussi ...

Axe 2 : L'ANIMATION DANS LES QUARTIERS

Ages et Transmissions

Brassage entre des générations d'origines culturelles multiples : Le Café Citoyen...

Sylvie Lerot

Nous sommes une association reconnue par la communauté française comme service d'éducation permanente et nous travaillons principalement pour plus d'engagement des aînés dans la société, entre autre en créant des projets qui vont leur permettre de partager leurs expériences, leurs savoirs.

Nous animons des ateliers d'écriture autobiographique, nous avons des activités en école primaire essentiellement. Au niveau des écoles primaires sur Bruxelles, on touche de près tout ce qui est interculturel, mais ce n'est pas tellement de ça que je vais parler, mais plus d'un partenariat que nous avons développé et qui nous permet justement de sortir un peu du cadre des écoles primaires et de toucher le monde de l'éducation de façon plus large.

Le projet s'appelle « café citoyen ». Je vais d'abord l'introduire et puis nous allons voir un petit film que Malika a réalisé et qui vous permettra de mieux rentrer dans la réalité, car c'est quelque chose qui n'est pas simple à expliquer, c'est un projet assez atypique.

On a développé cette activité dans le cadre d'un partenariat qui a été lancé en 2005. Il s'appelle « L'école de la vie » et regroupe une dizaine d'associations qui ont chacune leurs intérêts, leurs objectifs et leurs publics différents, mais elles ont quand même toutes ce fil rouge à savoir essayer de construire un monde où tout le monde puisse avoir sa place et tenter de répondre à deux grandes inquiétudes qui sont présentes dans la société aujourd'hui : la montée de l'extrémisme et une réflexion par rapport à l'avenir de l'enseignement.

C'est ça qui nous a rassemblé.

Comment réagir à ces difficultés, à ces problèmes de société ? En suscitant des rencontres entre des personnes considérées comme totalement opposées, issues de nos différentes associations :

- Des sans abri : là nous collaborons avec une association qui s'appelle « jamais sans toit »,
- Des mamans d'une association « L'institut de la vie » basée à Kureghem, où ce sont essentiellement des mamans d'origine turque qui ont ce désir de s'insérer plus dans la société belge.
- Des jeunes issus essentiellement de l'Institut de la Providence, ce sont des jeunes du secondaire et également d'un IPPJ donc d'un centre ouvert qui est situé à Wauthier Braine
- Des seniors d' « Age et transmission ».

Ce qui est un peu atypique dans ce projet, c'est que finalement plutôt que de se mettre en réseau parce qu'on a un public commun, ici c'est se rencontrer parce qu'on a une même utopie « construire un monde pour tous ». Nous avons des publics tout à fait différents et

c'est cela qui nous a séduit. Après 10 ans d'expériences « Age et transmission », on avait pu construire et consolider des projets en interne et, puis on avait justement envie à ce moment-là de pouvoir sortir de nos cadres habituels, toujours avec cette idée de permettre aux seniors de rester en phase avec les réalités de la société. Pour pouvoir leur permettre de jouer un rôle engager, la première chose c'est qu'ils puissent baigner dans les grands enjeux actuels de la société. Tout ceci c'est plutôt la genèse du projet.

Qu'est ce qu'on entend par « café citoyen » ? C'est un lieu d'échange, un lieu de rencontre, ouvert à tous sans distinction d'âge, de sexe, d'origine culturelle, socio-économique. On est donc dans l'interculturel au sens très large du terme. Il y a des cultures différentes, des origines différentes mais aussi en quelque sorte un microcosme de la société.

Le principe du « Café citoyen » c'est vraiment la discussion d'égale à égale, la liberté de parole, ce sont vraiment des échanges. Il va y avoir un apprentissage à la tolérance, un apprentissage du débat démocratique, apprendre à prendre la parole, apprendre à écouter l'autre... Tout ça est fort présent lors des réunions.

Le public visé c'est le public des diverses associations, en ayant soin de limiter le nombre de participants venant de chaque associations (5). Concrètement, lors de ces réunions, on vient avec 5 de nos seniors qui sont recrutés par le biais des autres projets. Ce sont souvent des gens qui sont intégrés dans une de nos autres actions et qui ont envie de se lancer dans quelque chose de neuf.

Les thèmes qui sont débattus sont proposés par les différents partenaires et sont votés par les participants lors du « café citoyen » qui précède sur base de 4-5 propositions, de telle façon que ce soit aussi à chaque fois deux des associations membres qui assurent la préparation du « café citoyen » de la fois suivante.

Vu que c'est un peu récent, nous n'avons encore abordé que 4 thèmes :

- « Du sms à internet : communique-t-on encore ? ». C'était le premier, on a pris un thème très large car au départ on ne se connaissait pas encore et donc on n'allait pas rentrer dans des choses trop chocs.
- « Peut-on rire de tout ? »
- « Le bonheur c'est quoi ? » Là c'était déjà un sujet un peu plus « chaud ».
- « Les hommes et les femmes, à chacun son rôle »

Le choix du thème des débats n'est pas anodin. Je vous avais dit thèmes généraux au début, maintenant certains membres ont tendance à vouloir des choses qui permettent un débat plus contradictoire et en même temps ce n'est pas toujours simple. Par exemple dans le café citoyen « Le bonheur c'est quoi ? », il n'y a qu'un sans abri qui a accepté de venir, c'était intéressant en soi parce qu'on a pu un peu discuter. On a tous été un peu choqué par ça mais en même temps on comprenait. Rien que ça, nous a permis d'évoluer, de réfléchir.

Le prochain café citoyen ce sont les jeunes de l'IPPJ qui ont choisi le thème « Qui est-on pour juger ? ». C'est un sujet qui est sûrement plus rassembleur et il est important aussi d'avoir des thèmes qui nous rassemblent tous.

La durée est d'1h30 +/-, avec une prise de sandwichs avec ceux qui le désirent après. Au début on commençait par manger pour briser la glace, parce que même nous en tant qu'animateur, moi le monde des sans abris je connaissais pas, ça a permis au début de nouer

des liens. Maintenant qu'on se connaît déjà, même si ce ne sont pas toujours les mêmes qui participent, on propose le sandwich après pour permettre à ceux qui veulent des échanges un peu plus personnels de poursuivre.

Ce qui est très important à dire, c'est que le projet qui marche très bien, repose sur un animateur d'origine camerounaise (Simon) qui est un animateur hors pair.

Quels sont les apports de ce projet pour nos seniors ? Qu'est-ce qu'ils peuvent apporter ?

On a pu avoir des réunions d'évaluation avec nos membres et les autres participants aussi, qui nous ont permis de cerner tout ça.

Au niveau des seniors, la principale chose qu'ils disent finalement, c'est que ça leur permet de sortir de leurs cercles de relations habituels, Daniel nous dit : « On vit dans un cercle, il y a un monde qu'on ne connaît pas, or c'est en les rencontrant qu'on dépasse les a priori, c'est aussi un apprentissage de la tolérance, une possibilité de dépasser certains préjugés ... » Annette dit "J'ai trouvé au début cette masse d'ados un peu insécurisante. Que pensent-ils ? Pensent-ils seulement ? parce qu'il y en a qui sont tellement taiseux qui n'osent pas prendre la parole et on se demande ce qui se passe dans leur tête" ... Yvonne "Je m'imaginais les jeunes de l'IPPJ comme des casseurs, or ils paraissaient plutôt calmes et certains avaient même un air angélique."

Autre apport pour les seniors : rester en phase avec les réalités de notre société, ça c'est évident. Suite à ces cafés citoyens Yvonne revenait d'un week-end, elle avait des aliments supplémentaires, elle a fait la démarche d'aller proposer cette nourriture à une association de sans-abri. Parfois ça donne lieu à des initiatives personnelles des gens qui ont envie de s'investir plus avec l'un ou l'autre des partenaires.

C'est une valorisation aussi car il y a une écoute réciproque et les seniors sont vraiment écoutés avec respect. Lors d'un café citoyen, plusieurs de nos seniors avaient sorti des proverbes entre autre un proverbe du genre "Ca glisse sur la carapace de mon indifférence". Les jeunes se sont vraiment bien amusés à essayer de les retenir et dans le train ils se les sont répétés. Ils sont revenus avec cela la fois d'après Moi au moment même je me disais, ils y vont fort avec leurs proverbes et pourtant cela a très bien marché. Les jeunes c'est ça qui les avait accrochés.

Que peuvent apporter les seniors ?

De par leur expérience, la réflexion de toute une vie, ça amène une certaine hauteur dans les débats, un apport différent de ce qui peut être dit par d'autres. Certains jeunes parlent de sagesse, on appelle ça comme on veut. Par leur présence ils permettent de reconstituer une sorte de microcosme de la société, il y a les sans-abri, les jeunes de l'IPPJ ce sont des gens qui fonctionnent fort en ghettos. Les jeunes de l'IPPJ, ils n'ont quasiment jamais l'occasion de sortir et quand ils sortent c'est toujours avec cette étiquette de délinquant. Même quand ils marchent dans la rue, ils ont peur qu'on les regarde. Là c'est vraiment une possibilité pour eux de prendre la parole, d'être écouté, de rencontrer des personnes plus âgées, déjà rien que ça c'est déjà un grand défi pour eux.

Par leur écoute bienveillante, les seniors valorisent les autres, qui se disent que si ces personnes prennent la peine de se déplacer, c'est qu'on vaut peut-être quelque chose aussi et donc ça permet de valoriser les autres. Un jeune de l'IPPJ raconte à son éducatrice qu'une personne âgée lui avait dit "Tu as bien parlé". Ce jeune cela l'avait marqué, cette personne qui lui dit cela, c'est très valorisant.

Quels sont les nouveaux défis ?

Je vais m'approcher du thème de la journée.

- Pour nous le principal défi, c'est vraiment le travail en partenariat, c'est capitaliser nos ressources. C'est parce qu'on travaille en partenariat qu'on peut se permettre ce genre de projet car sinon seul..., nous ne sommes pas une association de quartier. Ce n'est pas ce genre de projet qu'on pourrait mener dans notre quartier. Bien sur il faut une bonne communication entre les partenaires et une réelle motivation.
- S'adapter aux contraintes propres à chacun des publics. Les sans-abri par exemple. L'activité se passe dans leur centre rue de Villers à Bruxelles et certains fument. Les seniors n'aiment pas toujours ça mais il faut s'adapter c'est important pour eux, on l'accepte. Du côté des seniors, certains n'entendent pas toujours bien, on essaie de demander de répéter, de reformuler etc. Pour les mamans turques on a aménagé cet espace le matin car entre l'heure du midi elles doivent préparer leur repas. Déjà, c'est un apprentissage de la tolérance.
- Trouver des animateurs d'exception, on a la chance d'avoir Simon, ce n'est pas dit qu'il reste tout le temps, donc là c'est un enjeu de trouver des gens qui sont habitués à travailler avec des publics différents et qui sont capables de bousculer les gens mais avec humour.
- Toucher les bonnes personnes, au niveau d'Age et transmission, une des réflexion qu'un de nos membres nous a fait, c'est que les seniors qui participent à ce type d'activités sont déjà des gens sensibilisés, ouverts ou prêts à la rencontre. Un membre demandait si on pourrait imaginer que la fois prochaine chaque senior puisse amener à tout de rôle une personne convaincre, quelqu'un qui serait un petit peu moins prêt au départ à rencontrer des personnes différentes.
- Nos seniors sont parfois un peu frustrés. Ils ont envie d'aller plus loin dans le débat, alors que du côté des jeunes c'était déjà un grand pas de prendre la parole en public. Il y a alors une frustration lors du café de ne pas pouvoir aller plus loin. Qu'est-ce qu'on peut éventuellement mettre en place pour permettre à ceux qui le souhaiteraient d'aller plus loin dans les échanges. C'est une question ouverte en sachant que les autres ne sont pas toujours prêts.
- Je pense faire des bébés, en tous cas maintenant le projet fonctionne bien, on est un peu victime de notre succès parce que au niveau de l'espace, au niveau du nombre de personnes, si on veut qu'ça se passe bien, on doit limiter le nombre de participants. Maintenant on est déjà à +/- 40 de participants. Le défi suivant est justement de pouvoir diffuser cette bonne pratique et de pouvoir permettre que d'autres cafés citoyens puissent se dérouler avec d'autres partenaires ailleurs.

Patricia Fontaine

Partir de nos cercles de vie... Tantôt on parlait de l'image des maisons de repos qui peuvent fermées, la peur des jeunes d'y aller... Dans le partenariat certains sont dans la rue or il y a aussi cette image d'être enfermé dans un ghetto, alors qu'on pourrait dire chacun se rencontre ouvertement...

Même si c'est artificiel, on se rend compte que créer un lieu de débat et de rencontre, c'est nécessaire parce que manifestement il ne suffit pas d'être ensemble naturellement pour pouvoir se sentir en dehors de ghetto même si on est en dehors de murs.

Nos pratiques évoluent et doivent évoluer si l'on veut prendre en considération toutes les composantes d'un tissu social prêtes à se rencontrer.

La Gerbe - Mémoire Vivante

Le partenariat, outil favorisant une dynamique intergénérationnelle et multiculturelle dans un quartier...

Brigitte Hazard

Je suis éducatrice en gérontologie, je travaille au sein du projet « Mémoire Vivante », projet spécifique au sein d'un service de santé mentale « la Gerbe ». C'est un projet de soutien et d'accompagnement des personnes âgées qui vise à revaloriser leurs connaissances, leurs compétences et leur vécu. Les personnes âgées portent et sont actrices de leur propre projet individuel ou collectif.

Nous sommes implantés dans un quartier de Schaerbeek avec en majorité une forte population issue de l'immigration. Nous organisons depuis la fin des années 80 des activités intergénérationnelles dans certaines institutions, écoles, maisons de repos et en collaboration avec différentes associations du quartier.

Les aînés sont eux désireux de participer à ces rencontres intergénérationnelles et étaient à l'origine plutôt de source belge.

Depuis toutes ces années, nous montons des projets avec des aînés qui sont motivés et qui ont envie de rencontrer des jeunes enfants, des adultes ayant des origines diverses.

Parallèlement, nous sommes amenés à rencontrer des personnes âgées lors des suivis individuels, lors des groupes de paroles entre aînés uniquement ou lorsque nous allons les rencontrer dans les clubs de seniors. Bien souvent parmi ces aînés, il y a discours beaucoup moins ouvert que chez les aînés qui sont inscrits dans nos rencontres intergénérationnelles. Là, on peut observer un certain désarroi face à un environnement, à un voisinage qui changent, en plus des difficultés liés à leur âge et des problèmes qu'ils peuvent connaître dans leur vie. On peut entendre des réflexions telles que : « je ne reconnaiss plus mon quartier, je ne m'y retrouve plus » "je dois faire 2 km pour trouver une boulangerie belge" ou d'autres discours plus nuancés de personnes « oui je suis la seule belge de mon immeuble, pourtant ils sont très agréables, je n'ai pas de problème avec eux et ils ont de beaux cheveux, mais je ne les connais pas plus finalement ».

Depuis 2 ans, grâce à une opportunité et des objectifs en commun avec la maison communale de Schaerbeek et le conseil consultatif des seniors de Schaarbeek, nous avons eu à notre disposition un local au sein d'un quartier, dans la rue Josaphat à proximité du parc. Nos objectifs communs étaient de créer une dynamique de quartier autour des aînés de toutes origines.

A partir de là sont nés différents projets, comme par exemple avec une association vie féminine, maison mozaïque, un groupe d'alphabétisation de femmes uniquement de là sont nées des rencontres entre dames âgées et d'origine diverses. L'envie était de créer ensemble une dynamique autour de quelques ateliers de couture, broderie, cuisine ... en essayant de créer des rencontres conviviales et spontanées. D'autres rencontres ont eu lieu, à la demande de notre groupe d'aînés, avec d'autres aînés mais avec d'autres origines.

A l'occasion de ces rencontres, une association nous a contacté « Réseau Coordination Enfance » qui s'occupe de l'accueil extrascolaire, en essayant de mobiliser un maximum d'associations du quartier autour d'un projet qui était destiné aux enfants qui n'avaient pas l'occasion de partir en vacances. Le but était de pouvoir leur offrir pendant 15 jours au mois de juillet dernier des activités dans le parc. C'était l'occasion d'avoir la possibilité d'échanger au travers des animations et des différentes rencontres dans le parc. Il y a eu une dizaine d'associations partenaires, et le nouveau défi à ce moment là était de rassembler un maximum de professionnels et de les conscientiser par ces rencontres intergénérationnelles, même si au départ le projet pilote était destiné à un public d'enfants uniquement. Il s'agissait de créer une espèce d'ouverture chez les professionnels et de les sensibiliser au fait que, tiens c'est vrai qu'il faut aller au-delà que d'offrir comme ça sur un plateau des activités pour les enfants. Venez consommer. Mais, on pourrait partager cela avec toute une population du quartier. Cette dynamique serait portée par les aînés qui se sont insérés dans ce projet. Le fait qu'il y ait la présence d'adultes, attire d'autres adultes, les familles et le voisinage.

Au fil du temps, des réunions et des rencontres, s'est créé en soi le projet intergénérationnel. C'est la 2^{ème} année que nous participons à ce projet, l'année passée, les aînés sont juste venus comme ça spontanément. Cette année, ils avaient une place de porteur et de créateur au même titre que les partenaires qui collaboraient.

Il a dû y avoir une sensibilisation par rapport à nos partenaires. Nous avons dû mettre en évidence par exemple qu'une rencontre intergénérationnelle ce n'est pas forcément comme on pu l'entendre en évaluation des aînés hyper dynamiques, hyper motivés et actifs qui rencontraient un public de plus jeunes disons plus fragilisés, défavorisés. Il faut vraiment mettre un bémol là-dessus sinon on risque de créer des rencontres intergénérationnelles avec un des publics ayant de super compétences, connaissances qui vont rencontrer de pauvres petits enfants fragiles.

Nous avons aussi un public d'aînés plus fragiles et ils ont autant d'importance que tous les autres. Il faut aussi être vigilant de ne pas créer un fossé au sein d'un public démunie.

Le jour de la clôture du projet on a fait tous ensemble, tous les publics compris, une grande salade de fruit. Vu la présence énorme dans ce projet il manquait du matériel. Tout le monde s'est mobilisé, l'épicier, le papa d'un enfant qui participait est arrivé avec 2 caisses remplies de fruits. Il y a eu plusieurs répercussions comme cela. Quelques jours plus tard, une dame âgée qui sortait de notre centre a été abordée par une petite fille qui elle-même avait participé au projet, elle l'a abordé en lui adressant la parole comme si elle la connaissait depuis très longtemps. La dame disait : "J'ai été agréablement surprise d'être abordée comme cela, je trouvais cela fabuleux". Voilà, des effets visuels comme ça tout de suite à l'issue du projet.

Maintenant à l'heure de l'évaluation, apparaît la difficulté des différentes cultures des publics qui nous ramène à la question de nos propres différences entre partenaires. Est-ce qu'on a les mêmes visées, les mêmes visions d'un projet, et comment est-ce qu'on perçoit un projet intergénérationnel ?

Il y a eu une énorme mobilisation de notre groupe d'aînés, une énorme mobilisation du public dans un projet qui se voulait aussi spontané et improvisé. Personne ne s'inscrivait. Tout le monde déambulait autour d'un espace qui se voulait finalement pas trop cadré même si il y avait une multitude d'associations partenaires. Mais on n'a pas eu énormément de public âgé du quartier. On a eu énormément de nouveaux enfants, de familles, etc. Beaucoup de présence d'aînés de nos fichiers « Mémoire Vivante » mais pas de nouvelles personnes du quartier. C'est quelque chose qu'on peut mettre en évidence.

Juste pour terminer. C'était un projet pilote de RCE qui a dit lors de l'évaluation, que cela avait très bien fonctionné et que l'année prochaine nous pourrions nous en sortir tout seul sans eux. On tenait quelque part une nouvelle piste, il y a une ouverture au niveau des rencontres, on est lâché comme cela tout d'un coup. Chacun s'y était investi, on n'avait pas de revenu, on n'était pas payé, chacun y allait de sa personne, de son temps, de son association. Il nous fallait quand même ce pôle fédérateur que tenait cette association au niveau de la coordination, de l'organisation, de la mise en place de ce projet. Mais voilà c'est-à-dire bye-bye l'année prochaine, vous pouvez très bien vous en sortir sans nous... Je termine sur ces 3 petits points de suspension qui nous laissent perplexe.

QUESTIONS / REACTIONS

Elisabeth Franken

RCE ?

Brigitte Hazard

« Réseaux coordination enfance » et plus particulièrement le travail extrascolaire, il y a différents projets comme celui-là dans Schaerbeek.

Pierre Wanlin

C'est un réseau informel, RCE ?

Brigitte Hazard

Non, c'est une structure officielle. Mais c'est une très bonne association, nous faisons des choses fabuleuses, c'est vrai qu'ils veulent poursuivre ce projet ailleurs dans un autre quartier, ils ont amorcé une piste. Ca ne se voulait pas un projet intergénérationnel. C'était une découverte pour eux, à partir d'un public ciblé "enfants", il y avait cette ouverture. Venez, vous accompagnez des personnes âgées. Mais le projet en lui-même ne se voulait pas intergénérationnel.

Bénédicte de Bellefroid.

Moi je me posais justement la question de la coordination dans le travail en partenariat, est-ce que c'est nécessaire, je ne sais pas. Chez « Age et transmission », pour le « Café citoyen », vous avez trouvé une nouvelle formule pour assurer la coordination.

Michèle Piron

Dans l'école de la vie c'est sur base volontaire que ça se passe. Il y a une des associations qui s'est proposée. Il y en a d'autres qui font et apportent autres choses, en l'occurrence pour le « café citoyen », c'est « Age et transmission » qui coordonne mais ça pourrait être une autre.

Brigitte Hazard

Parce que nous, on y arriverait pas, on n'aurait ni le temps, ni les moyens en personnel et en temps de pouvoir organiser ce genre de rencontres.

Didier Fooy

Pour rebondir sur une expérience du même type, à Liège en Outre Meuse autour du Baloir, il y a pas mal d'associations. Je fais partie d'une association de fait qui s'appelle « table ronde socio-culturelle d'Outre Meuse », qui met en place pas mal de projets, de rencontres intergénérationnelles, multiculturelles, enfin de tout type. La plupart des associations un peu sur base volontaire aussi participent avec les bénéficiaires, les usagers peu importe comment on les appelle. On se rend compte que souvent l'objectif de la coordination d'associations, c'est d'attirer le public du quartier, les gens qui y habitent et qu'en majeure partie c'est le public des associations qui vient. On a beaucoup de mal à « mélanger » le public des associations avec le public du quartier, ça c'est une difficulté récurrente.

Patricia Fontaine

Voilà pour le débat sur les pratiques de cet après-midi : la question du partenariat, de la coordination, de projets pilotes et de projets qui commencent "pilotes" car il faut voir ce que ça donne, si ça correspond à une réalité, à un besoin, à une envie ou à une demande du public, Si c'est positif, comment alors assurer sa pérennité

Axe 3 : LES PROCESSUS DE TRANSMISSION

Patricia Fontaine

La notion de transmission est certainement une notion spécifique associée aux personnes âgées. Comment cette notion de transmission peut elle s'inscrire quand il y a en plus cette dimension du multiculturel et de rencontre de cultures.

Atoutage

Se sensibiliser à sa propre histoire ouvre les frontières culturelles et générationnelles...

Cécile Dupont

En deux mots, dans l'association, on travaille surtout à monter, à coordonner, à participer à des projets qui favorisent la rencontre des générations et ici j'ai choisi de vous parler de deux projets autour de la découverte des racines et des origines.

Je vais d'abord vous expliquer en quelques mots ces deux projets et puis voir ce qui les rassemble au niveau des apports et partager notre questionnement.

Le premier projet on l'a appelé « Regards croisés sur l'histoire de l'immigration marocaine en Belgique ». Au départ c'était une animation et on en a fait aussi un outil pédagogique qui peut être utilisé par d'autres. Ce projet est né en 2004, car c'était l'année où on commémorait les 40 ans de l'immigration belgo marocaine.

Nous, nous sommes situés à Ottignies – Louvain-La-Neuve. Il se fait qu'à côté, à Court-Saint-Etienne, il y a eu les usines Henrico qui dans les années 60 amenaient beaucoup de personnes d'origine marocaine. Ce qui est important dans notre travail, c'est que c'est toujours un travail en partenariat. En vrac, nos partenaires dans les 2 projets sont : l'université des aînés, plusieurs cercles d'histoire, des écoles, le centre culturel d'Ottignies- Louvain-La-Neuve et le centre régional d'intégration du Brabant wallon.

L'animation « regards croisés » est née de l'initiative du centre culturelle et du CRIBW qui avaient envie de commémorer l'événement avec les habitants et les associations locales. Ils nous ont demandé de partir de photos. Dans les années 60, il y a une dame qui avait photographié les travailleurs marocains pour pouvoir leur permettre d'envoyer les photos dans leur famille. On a trouvé de superbes photos noires et blancs, des portraits qui ont été exposées au centre culturel. A partir de ces photos ils nous ont dit que ce serait chouette de pouvoir créer un outil pour pouvoir les réutiliser. On a alors proposé à des jeunes de 10 à 14 ans, d'abord une animation de sensibilisation où ils devaient au départ se mettre à la place de quelqu'un. Dans un deuxième temps qui est plus long on leur a demandé de partir à la recherche des origines de cette histoire de l'immigration marocaine.

Initialement il s'agissait donc de l'histoire de l'immigration marocaine car on était dans ce cadre là, mais ça s'étend vraiment à d'autres formes d'immigration.

On a eu l'occasion entre autres de faire cette animation dans une école à Saint-Gilles. J'avais travaillé dans cette école auparavant et je me rappelais qu'il y avait un public largement issu de l'immigration marocaine. Je me disais que ça allait très bien marcher. Les années ont passé, j'arrive dans l'école, il n'y avait pratiquement plus de jeunes d'origine marocaine ou en tout cas ils étaient bruxellois. La majorité des jeunes d'origine étrangère étaient des primo arrivants, des jeunes d'origine sud américaine. Je me dis « aie aie aie qu'est-ce qui va se passer ». Avec Jean-Pierre (un des aînés du groupe) on était là avec notre animation sur l'histoire de l'immigration marocaine, mais en fait ça les a énormément touché parce qu'à travers cette histoire c'est aussi l'histoire de toutes les immigrations. C'est très intéressant aussi de comparer comment se faisait l'immigration il y a 40 ans ? On a un document qui s'appelle « Ici , là-bas » qui a été réalisé par une ASBL « Générations espoirs » à Ottignies , où on voit le témoignage d'un monsieur d'origine marocaine : « Quand je suis arrivé à Bruxelles, je suis arrivé à la gare du midi. Je ne savais pas comment on faisait pour trouver du travail et on lui a dit d'aller au bureau de police, on va te renseigner les employeurs ». On peut toujours essayer de refaire la même chose aujourd'hui, je ne pense pas que ça marchera. C'est aussi une manière intéressante de travailler.

L'intérêt dans ce projet c'est la proposition faite aux jeunes d'aller à la rencontre des aînés, que ce soit des aînés d'origine étrangère ayant vécu l'immigration ou des aînés du pays d'accueil et d'essayer de retracer l'histoire, cette mosaïque avec tous les témoignages. C'est aussi pour eux, la possibilité de s'enraciner, de découvrir une histoire qui est souvent tue car elle est douloureuse, elle est difficile à dire.

Pour les aînés, c'est l'occasion d'avoir une vision positive de leur histoire parce que ce sont les jeunes qui viennent retracer leur histoire. Les jeunes les voient souvent comme des héros. Ils ont quand même réussi à trouver une façon de s'intégrer dans la société belge. Ils leur rendent une image positive de leur histoire.

Le deuxième projet s'appelle « Généalogie à l'école ». Ce sont des aînés généalogistes qui vont dans des classes pendant 10 séances et qui guident les enfants dans la construction de leur arbre généalogique. Ici les jeunes vont aussi découvrir leur propre histoire, leur origine. On travaille sur la localisation géographique de leur origine. Les aînés sont là. C'est très valorisant car ils sont des passeurs, des guides, ils viennent donner des pistes aux enfants.

L'intérêt pour les aînés dans ces 2 projets, c'est qu'ils s'ouvrent à une autre culture. Des cultures d'autres pays, mais aussi une autre culture de la famille aujourd'hui. Les généalogistes disent « non on va construire un arbre et nous on sait comment on doit construire un arbre et il n'est pas question d'avoir un arbre africain où ce sont les oncles qui sont considérés comme les pères ou quelque chose comme ça, ou avec des familles belges où on a des familles recomposées ». Ils vont dire « non on ne peut pas mettre les demi-frères et la belle-mère ». Il s'agit d'une ouverture sur le monde d'aujourd'hui avec la famille qui est en changement.

L'intergénérationnel, c'est aussi aller à la rencontre d'une autre culture. Je trouve que c'est important aussi dans ce projet là.

On s'est aussi posé une question. Dans la première animation sur l'histoire de l'immigration marocaine, on a eu très peu de demandes d'animation par rapport à toute la publicité qui a été faite. On se disait qu'en parlant de la généalogie, quand on n'aborde pas a priori le thème de l'interculturalité ou de l'immigration ça marche bien, les jeunes prennent. Or dans une classe on se retrouve avec des enfants de cultures et d'origines différentes, inévitablement on travaille sur « l'interculturel », tandis que lorsqu'on parle de l'histoire de l'immigration très peu sont preneurs. On avait proposé cette animation à l'Union des villes et des communes de Belgique qui propose des formations pour les enseignants. La formation a du être annulée faute de participants, il n'y avait pas un inscrit. Pourtant lors de l'animation cela se passe très bien. On peut évidemment revoir la façon dont on a mis tout cela en place mais ce n'est pas cela le véritable problème. Il y a un blocage avant et je reviens dès lors sur la formation du personnel car ce sont ces personnes intermédiaires les éducateurs, les enseignants... qui peuvent prendre ou non un projet...

QUESTIONS / REACTIONS

Elisabeth Franken

Est-ce que tu as déjà eu des contacts avec des écoles normales sur ces aspects là ?

Cécile Dupont

Oui, nous avons déjà fait une animation à l'école normale de Nivelles et ce n'était d'ailleurs pas spécialement réjouissant par rapport aux « a priori ».

Elisabeth Franken

Moi j'ai travaillé à l'initiation à la vie sociale avec les futurs profs, ce ne sont pas les plus ouverts au départ... je ne dis pas tous les profs mais il y en a certains... Ce serait une chose à développer mais par plusieurs moyens ou plusieurs ensemble. Comment arriver à ce que dans les programmes scolaires (dans les programme de formation des médecins, dans toutes sortes de métiers de ce type) cette question soit intégrée ? Pas du style "tiens on a fait *une initiation au judo ou on n'a pas goûté tel plat*", mais comme faisant vraiment partie de notre culture générale, d'une formation de base.

Patricia Fontaine

Oui c'est vrai, on l'avait déjà abordé à la dernière table ronde. Cela reste un élément important. Comme tu le disais dans ton expérience, comment assurer une prise de conscience, un engagement et une motivation dans les espaces de formation ? Comment déclencher des partenariats sur base de repères méthodologiques, avec des outils ? Ils peuvent aussi être le relais et soutenir ces expériences. Comment travailler toutes les images tous les « a priori » ? On a déjà dit à plusieurs reprises quand on parle de l'intergénérationnel, toute la difficulté du poids de la génération intermédiaire. Tous ces acteurs qui pourraient mobiliser, ouvrir les espaces, susciter des rencontres et qui parfois alourdissent ou cassent les initiatives

Ce que je trouvais intéressant dans ce que tu disais et Jean-Pierre aussi, c'était le rapport l'histoire. Ces jeunes avec la généalogie se réapproprient leur histoire d'une manière positive. De même pour cette aide-soignante qui a pu faire connaître son histoire.

C'est dans une démarche et un contexte différents mais on touche les mêmes choses. On pourrait aussi se dire que si moi je suis bien avec mon histoire, mon parcours, mes racines, si je peux en parler, je suis peut-être mieux dans le rapport à l'autre aussi parce que je le connais, j'ai moins peur, v je suis positivé(e) et soutenu(e)...

Cécile Dupont

Juste un tout petit point que j'ai oublié en rapport avec ça, c'est qu'à la fin de ces projets, les jeunes sont amenés à rendre tout ce qu'ils ont reçu aux aînés, donc à ce moment là il y a un échange aussi, les enfants vont présenter leur arbre généalogique.

Patricia Fontaine

Donc le processus de transmission n'est pas à sens unique, c'est dans tous les sens ...

*REGARDS ET QUESTIONNEMENTS
D'EXPERTS...*

Myriam Leleu, sociologue (Bureau d'études et de recherche en sociologie)

J'ai préparé un petit exposé parce que je n'aime pas arriver les mains et la tête vide. Je vais tenter de faire des liens entre ce que j'ai pensé et ce que j'ai entendu maintenant en essayant de me tenir à mon quart d'heure. Je vais avoir un discours généraliste, celui de la sociologue. Je n'ai pas l'expérience de terrain et ce que je viens d'entendre ici est très intéressant d'ailleurs, très riche.

Je constate une forte évolution en réalité des discours, du contenu des discours à partir du terrain. Une forte évolution, que je situerais ces 5 à 10 dernières années dans les axes qui sont mis en évidence.

Cette évolution touche pour moi, tant le générationnel, l'intergénérationnel, que la notion de la culture, l'interculturel, le multiculturel. Cette évolution touche aux fondements d'une société qui bouge mais dont on ne sait peut-être pas trop où elle va. Mais ce n'est pas nouveau, une société ça bouge tout le temps en réalité.

Une évolution importante du discours qui concerne ce qu'est une personne âgée, ce qu'est un senior, quel est le regard porté sur une personne âgée ?

Une évolution me semble-t-il aussi concernant la notion de personnes d'origines ethniques différentes.

Enfin une évidente évolution concernant à la fois des publics d'origine ethniques différentes et vivant actuellement en Belgique et la petite phrase qui m'a frappé tout à l'heure « qu'est-ce qu'un primo arrivant aujourd'hui ? ».

Maintenant ce n'est peut être plus une personne d'origine marocaine, c'est peut être une personne d'origine polonaise, des pays de l'est, donc qu'est-ce qu'un primo arrivant ?

Qu'est-ce qu'on met la derrière ? Je pense que derrière cette notion, on a longtemps proposé des clichés, celui du maghrébin. Ces clichés activant peut-être les actions sur le terrain dans un certain sens, ces clichés ne sont plus valables aujourd'hui, donc ne peuvent plus fonctionner. On n'a d'ailleurs peut-être pas encore aujourd'hui trouvé toutes les réponses, ce qui veut dire qu'on est face à un grand flou, tant au niveau des interventions, qu'au niveau des analyses.

J'ai tenté de réfléchir aux notions de changement de société, de mutation, d'évolution. C'est le thème d'aujourd'hui.

Qu'est-ce qu'une génération, qu'est-ce que la culture ? Qu'est-ce qu'une institution ?

Je vais vous donner quelques éléments, mais en vous écoutant, de ce que j'ai pu entendre, c'est que parler de culture, c'est aussi parler d'identité (et nous avons eu une petite discussion à la pause café). C'est parler d'identité, de classes sociales et si je vous donne tantôt ma définition de la culture, la culture c'est bien au-delà d'une identité, d'une classe sociale ou d'une origine ethnique. C'est quelque chose qui du point de vue sociologique est structurant ou déstructurant et qui se restructure constamment, qui est un objet en construction permanente. C'est quelque chose qui est au-delà d'une origine ethnique, d'être primo arrivant ou etc. selon mon analyse.

J'ai entendu aussi beaucoup de mots concernant l'écoute, la communication, l'échange qui sont fondateurs certainement au niveau d'une tentative de compréhension de ce qu'est l'intergénération.

On a beaucoup parlé de différences et de rapports à l'autre.

Alors que le mot différence fait peut-être jaillir des points de vue plutôt négatifs, le rapport à l'autre me paraît plus ouvert, optimiste, plus positif. L'autre avec ses différences, avec tout ce qu'il transporte de son passé en tant que personne âgée, de son origine culturelle, de son passé et de son origine culturelle. Voir le jeune et ce qu'il transporte par rapport à son avenir, voir un « jeune vieux » qui se projette dans un avenir en tant que volontaire, en tant que personne, en tant que membre d'une classe sociale, d'un groupe d'âge.

Pas mal d'éléments sont sortis sur la notion même du volontariat et finalement, c'est quoi être volontaire aujourd'hui ? Mr Wanlin parlait d'être volontaire de longue durée ou non, et donc quelle est la forme du volontariat, qui sont les volontaires qui rencontrent des bénéficiaires comme vous le disiez tout à l'heure. A ce niveau là je dirais que tant au niveau des bénéficiaires que des volontaires, qu'au niveau des professionnels par rapport à des bénéficiaires, on peut observer un double croisement culturel ou multiculturel.

La question qui se pose du volontaire de couleur qui entre en maison de repos peut aussi se poser à l'inverse où il y dans les maisons de repos malgré tout quelques personnes de couleurs ou d'origines ethniques différentes qui rencontrent des volontaires de peau blanche. Ces rencontres sont parfois difficiles dans les deux sens en fait et je pense qu'il faut tout considérer : la couleur ou la non couleur de tous les côtés.

Pour moi tous ces éléments touchent au lien social que l'on cherche à modeler, à formuler de manière constante, à remodeler, touchent à la « reliance » expression chère à Marcel Bolle De Bal, il y a déjà bien des années mais que je trouve toujours fort intéressante.

C'est quoi du lien social, c'est quoi se lier ou se relier aux autres dans des intérieurs comme une maison de repos mais dans des extérieurs, dans des extérieurs/intérieurs comme un quartier, un quartier c'est à la fois un extérieur, on sort de sa maison pour aller vers l'extérieur mais c'est aussi un intérieur, un îlot. On connaît ou on ne connaît personne.

Le thème même d'aujourd'hui touche aux fondements même du lien social, des recherches de « reliance », des recherches de repères dans un monde qui change et qui change tout le temps. C'est le titre d'un livre de Jean-François Kahn "Tout change parce que rien ne change", mais en fait parce que tout change tout le temps. On fonctionne dans des périodes plus stables où on a des repères plus évidents et des périodes moins stables où les repères sont fluides et on se construit en tant qu'individu pris dans une société en mouvement.

Si je reviens sur les éléments que j'avais un peu concocté en dehors de l'écoute que j'ai pu avoir ce matin, c'est vrai que la société est en évolution permanente et constamment marquée et la nature humaine est constamment marquée par une double de volonté d'immobilité et de transformation.

Immobilité parce que le changement ça inquiète, c'est difficile, vers où va-t-on ? Que va-t-on devenir ? Transformation parce que la transformation est inhérente même à cette société que nous formons en fait, puisque le changement vient notamment du vieillissement démographique, notamment des flux migratoires, des entrées et des sorties, que l'on va tenter

de gérer socialement, politiquement, économiquement, humainement, mais dont on ne gère pas toujours tous les effets.

Ca va au-delà de ce qu'on peut imaginer pouvoir gérer.

Concernant uniquement les effets du vieillissement démographique, tout cela n'est pas nouveau. Dans les années 30 déjà Alfred Sauvy un grand démographe nous prédisait des choses terribles en fait, en parlant d'invasion grise, de peste blanche. Si je vous rappelle ça, c'est pour en revenir aux choses dont on parle aujourd'hui. Ca ce sont les années 30. Dans les années 60-70, l'invasion grise s'est transformée en dépendance blanche et on a quand même vu surgir un discours fortement médicalisé sur la vieillesse qui a associé vieillesse et dépendance. Or la dépendance ce n'est pas nécessairement la vieillesse, ça concerne tous les âges, toutes les générations, toutes les cultures.

On en est arrivé aujourd'hui à proposer une vision bien plus large de ce qu'est la vieillesse, en considérant les différentes générations propres à une tranche d'âge, à une période de la vie qui est la fin de la vie. Mais est-ce que ça commence à 40, 50, 60, 70 ans ? On parle de différents types de vieillesse, mais il reste quand même une distinction qui à mon avis est importante dans le domaine de l'associatif et des transmissions intergénérationnelles, culturelles et autres. C'est la différence entre une forme de jeunesse éternelle quelque soit l'âge et la vieillesse vieille qui à mon sens est toujours du domaine des vieillesse interdites, celles qui font peur dont on parle peu. D'ailleurs vous n'en avez pas parlé ou à peu près. Même en maison de repos, c'est un sujet difficile en fait, je reprends ici le titre d'un ouvrage très intéressant d'un certain Jean-Jacques Hamiaux, un français qui a produit une réflexion avec d'autres sur ces vieillesse interdites, celles qui restent un peu tabou, en proximité avec la mort, la décrépitude...

On peut le voir en quelques décennies, les regards portés sur les âges de la vie, sur les représentations sociales de la vieillesse, de la jeunesse mais aussi sur les relations entre les générations, sur les positions sur l'échelle des âges ont fortement évolué. C'est la société qui a bougé, qui bouge et vient s'ajouter en tout cas dans notre contexte belge, la question du multiculturel que certains déclinent en terme d'interculturel ou de pluriculturel qui pose question. Je pense que la réponse n'est pas unique et il n'y a sans doute pas une seule réponse sans doute. C'est en construction actuellement.

Réfléchissons à la notion de culture. Finalement la notion de culture pourrait être celle qui chapeaute l'ensemble. Je n'ai pas parlé de culture en terme de racines ethniques mais plutôt de culture propre à un âge, à une génération, à une origine géographique, qu'elle soit nationale, internationale, régionale, locale... On ne vit pas tout à fait de la même façon un âge de la vie si on est à Saint-Josse, ou à l'avenue Louise, ou au Luxembourg... donc il y a des différences culturelles qui nous touchent à tout niveau et qu'il est important de considérer, de relayer.

Dès lors, je dirais que dans la culture rentrent les réflexions sur la notion de génération, de transmission, de passage de connaissances, de savoirs, d'expériences. Cette notion même de culture est un processus sans arrêt retravaillé par les êtres humains justement en fonction de leurs appartenances territoriales, géographiques, de leurs racines ethniques, mais aussi en fonction des appartenances à une classe sociale, d'intégration à un groupe d'âge, une cohorte,

un groupe d'âge notamment marqué par des contenus socio-historiques. Donc avoir 90 et avoir 10 ans, avoir connu une ou deux guerres mondiales ce n'est pas la même chose que de ne pas les avoir connues, ni ses effets. Il y a un contenu qui marque les notions mêmes d'âge et de classe sociale.

Si la notion de culture permet peut-être de proposer une sorte de chapeau de réflexion théorique allant au-delà de l'idée unique d'ethnie, la notion de génération a elle-même reçu des définitions au cours du temps, au départ avec Karl Manheim et même maintenant avec Claudine Attias-Donfut....

Je pense qu'aujourd'hui la notion même de génération ne suffit peut-être plus dans son acceptation première, à savoir celle d'un groupe d'âge marqué par des phénomènes historiques, par une conscience collective commune. On peut être marqué par des notions collectives communes quelque soit la génération à laquelle on appartiendrait aujourd'hui vu cette évolution sociétale que nous ne maîtrisons quand même pas.

Il devient difficile de se référer à la définition première de la notion même de génération, dans son contenu premier. C'est quelque chose qui se transforme aussi aujourd'hui.

On va peut-être pouvoir parler plutôt que de niche générationnelle, stigmatisant presque un groupe d'âge, parler de générations mosaïques. Qu'est-ce qu'une génération mosaïque mais ça on ne sait pas exactement ?

De nouveau cette notion qui proposait l'idée de succession de générations, une génération poussant l'autre avec ses valeurs vers d'autres modes de vie, une génération mettant en avant son habitus, sa vision du monde au-delà de celle d'une génération antérieure n'est plus la même.

Peut-être qu'aujourd'hui, il y a des habitus communs à des générations, et peut-être que rejoignent aujourd'hui, ça c'est la discussion avec Mme Heymans qui me fait penser à cette idée, que rejoignent aujourd'hui de manière plus forte les distinctions en terme d'appartenance, de classe sociale. On appartient à des classes sociales peut-être que ça revient. Vous avez parlé tout à l'heure de la personne qui reçoit après un accouchement une tartine dans une salle commune, personne d'origine ethnique différente qui ne comprend pas ce qui lui arrive. Mais si cette personne avait eu les moyens pour affirmer son identité culturelle, sociale, personnelle, elle aurait probablement reçu le traitement qu'elle aurait souhaité, et donc là on revient à la notion de classe sociale et quand même on observe dans la société d'aujourd'hui, cette fameuse dualisation qui est présente, dualisation, trialisation tout ce qu'on veut...

Mais on ne peut pas éluder cette question, on n'a peut-être jamais pu l'éviter, il me semble qu'elle revient et qu'il faut la croiser avec les dimensions qui sont travaillées aujourd'hui. Ainsi que cette notion d'identité. L'identité c'est d'abord personnel, psychologique : qu'est-ce qui nous fonde en nous ? Sociale : qu'est-ce qui nous fonde à partir de nos origines familiales, locales, ethniques, et qu'est-ce qui va nous fonder dans notre construction en tant qu'individu au cours de notre vie pour avancer de cycle de vie en cycle de vie vers une finalité.

Jamilia Zekhnini, formatrice (Centre Bruxellois d'Action Interculturelle)

Ce que je dirais en introduction, c'est qu'en préparant le sujet, évidemment je me suis dit que de parler de l'intergénérationnel dans un contexte multiculturel ce n'est pas évident, c'est tellement vaste. En parler en 15 minutes c'est encore plus difficile, et donc j'ai décidé de cadrer mon intervention en me centrant sur la notion de génération mais dans l'immigration et à certains moments plus précisément autour de la notion de 2^{ème} génération.

J'ai choisi comme porte d'entrée un bout d'histoire du centre dans lequel je travaille, le centre bruxellois d'actions culturelles parce que sa création est directement en lien avec une problématique qui a été posée à l'époque. A savoir, les difficultés rencontrées par les gens issus de l'immigration particulièrement marocaine auxquelles le centre a voulu apporter des réponses.

Je commencerai par parler de la fondation du centre en 1981. A l'époque, le centre s'appelait le « centre socio culturel des immigrés ». A cette époque, l'immigration était encore considérée, en arrière fond, comme transitoire, à la fois par l'Etat et les politiques mais également par les personnes issues de l'immigration elles-mêmes. Elles étaient encore dans le mythe du retour, et ce dernier va très fort conditionner la construction identitaire de leurs enfants, des générations suivantes.

Une des missions principales du centre était de soutenir les personnes issues de l'immigration qui vivaient une situation de déracinement. Très vite l'importance était accordée à la culture d'origine non seulement pour elle, pour continuer à construire le pont, mais aussi parce qu'on pensait, c'était une des hypothèses de travail, que c'est ce qui permettrait aux générations suivantes de construire leur identité de façon un peu plus solide. L'importance des racines et de l'héritage culturel ont très vite été mis en avant.

En 1991, 10 ans plus tard, ce sont les émeutes de Forest qui éclatent. Ce fut l'occasion de sensibiliser de façon un peu plus accrue la conscience politique, sociale et les organisations, à la problématique de ces jeunes dont on n'avait peut-être pas suffisamment tenu compte ou en tout cas peut-être pas de façon suffisamment adaptée.

CBAI : Centre Bruxellois de L'Action Interculturelle. Bruxellois parce que Bruxelles est une ville de fait multiculturelle, avec une très grande diversité des origines, donc ça on doit composer avec, c'est une donnée et le centre en a presque fait une passion civique pour la ville de Bruxelles capitale.

L'action interculturelle, parce que la réponse politique qui a été proposée par le centre à ce moment-là était cette alternative de l'action interculturelle en tant que démarche volontaire, consciente de faire se rencontrer des cultures différentes dans un processus d'interaction, en espérant que ce processus d'interaction aboutisse à des résultats positifs et à des changements.

Alors à partir de ce moment là, la présence des personnes issues de l'immigration commençait à être considérée comme plutôt définitive que provisoire. Elle a été longtemps considérée comme provisoire et là, on se disait non ils sont bien là. C'est probablement à ce moment

que le besoin de parler en terme de génération de manière beaucoup plus structurelle a commencé à se faire sentir, surtout pour la génération qui est née et qui a grandi en Belgique.

Peut-être faire une distinction entre la notion d'interculturalité et la notion de multiculturalité. Pour nous, multiculturel, signifie à un moment donné dans un espace géographique il y a une superposition d'origines différentes ce qui ne veut pas encore dire qu'il y ait phénomène interculturel. Pour qu'il y ait un phénomène interculturel, il faut qu'il y ait véritablement rencontre et que cette rencontre soit voulue de part et d'autre.

A partir de là je dirais qu'on peut presque poser le constat que l'intergénérationnel c'est de l'interculturel, d'abord parce qu'on considère que chaque génération est représentative d'une culture, et parfois même au sein d'une même génération, on peut retrouver des différences.

Je vais prendre l'exemple d'une jeune fille de 16 ans issue (je vais être très caricaturale) d'une famille belge de souche et une jeune fille de 16 ans qui est issue d'une famille immigrée. Pour une, la vie sociale et les sorties vont se dérouler d'une certaine manière et pour l'autre d'une toute autre façon. On peut déjà à ce niveau-là, au niveau culturel distinguer des différences.

Je dirais aussi que d'une culture à l'autre la notion de génération diffère et que donc par conséquent le rapport entre générations peut être différent.

En se référant à la grille de lecture « tradition - modernité », dans une vision traditionnelle on peut considérer la notion de génération en lien avec le fait d'être parent. Tant qu'on n'a pas d'enfants on s'inscrit différemment dans la lignée. Dans une vision plus moderne, la notion de génération est plutôt définie par l'âge et presque parfois exclusivement par l'âge.

Dans une société comme la nôtre qui est presque caractérisée par l'hyper modernité, où tout s'accélère, ça devient de plus en plus difficile et on est très vite dépassé parce qu'on compte en décennies. On parle des années 60, 70 etc. et que parfois au sein d'une même famille entre frères et sœurs il peut y avoir des différences extrêmement grandes, simplement parce que les générations se définissent aussi beaucoup par des faits de consommation et donc des goûts, des sensibilités et parfois des valeurs différentes.

Le concept de génération de façon générale est un phénomène complexe, mais lorsqu'il s'applique aux groupes de migrants, il l'est encore d'avantage.

Tout d'abord, parce que l'immigration en tant qu'extériorité et en tant qu'apport de population extérieur se prête facilement au repérage et au découpage en tranches de population, de génération. Mais, par contre dans la société les notions d'héritage social s'amenuisent. Aujourd'hui on ne peut plus vraiment parler d'héritage de profession ou d'appartenance à une classe particulière, je pense.

Ensuite, plusieurs significations sont possibles quand on parle de la notion de génération dans l'immigration. On pourrait se demander au minimum, si on est en train de parler de vagues successives, et si oui, en dehors de l'origine nationale des personnes, ce qui distingue une vague d'une autre, surtout quand le flux migratoire est continu, dure dans le temps, sur une période suffisamment longue ou si on parle de génération au sens familial du terme, d'enfants dont les parents étaient issus de l'immigration.

Dans l'étude des générations à propos de l'immigration, on peut relever 2 thèmes principaux mais qui sont très généraux : la question des âges de la vie et le rapport des générations.

La particularité dans le cadre de la migration, c'est la jonction du rapport entre les générations avec les difficultés spécifiques liées aux situations migratoires qui font que ce rapport se pose de façon différente. Prenons un exemple.

Une crise d'adolescence ça se vit, mais dans un modèle culturel où on ne conteste pas l'autorité parentale alors qu'une crise d'adolescence peut passer pour une remise en question de l'autorité parentale et bien la crise d'adolescence ne va pas se vivre ni de la même manière, ni dans les mêmes espaces.

Il y a beaucoup de chance que des jeunes qui ne peuvent pas vivre cette crise d'adolescence à la maison, la vivent à l'école ou dans d'autres espaces de la société. Qu'on le veuille ou non, les enseignants et éducateurs ont tendance à dire que c'est un problème éducatif et que ce n'est pas à nous de le prendre en charge, mais en attendant la crise est bien là et on ne peut pas faire autrement que de la traiter.

Une dernière chose, c'est que le mot « génération » est très chargé dans l'immigration car c'est une notion qui permet à l'individu de se situer dans une histoire collective, et je pense que cette appartenance à un groupe est une des conditions qui permet à l'individu de pouvoir s'inscrire dans un projet de société.

Ca va m'amener tout doucement à parler de cette fameuse 2^{ème} génération et de ses paradoxes. Il s'agit bien d'une 2^{ème} génération, dans la mesure où elle est issue de parents qui ont eux-mêmes connu le phénomène migratoire. Mais c'est une 1^{ère} génération dans le sens où elle n'a pas connu le phénomène migratoire et qu'elle est inaugurale d'une nouvelle génération.

Je dirais aussi que c'est une génération suivante, dans la mesure où elle a à construire un rapport complexe qui lui a été transmis en terme d'héritage culturel, et que cet héritage culturel est une des conditions pour que l'individu puisse s'appuyer, avoir un point d'ancrage solide. C'est très important aussi pour pouvoir se projeter dans une société d'accueil où son identité est perpétuellement remise en question par la rencontre et de fait, il n'a pas le choix. Il est confronté tous les jours à cette redéfinition identitaire.

Alors, parler d'héritage culturel renvoie à la question complexe de la transmission. Les processus de transmission sont complexes déjà en soi et, dans l'immigration, ils peuvent paraître beaucoup plus entravés, notamment par les vécus subjectifs des individus qui sont liés aux expériences d'exil ou aux phénomènes migratoires.

Pour terminer, toute transmission suppose une médiation, une fonction intermédiaire et je pense qu'elle est à rechercher probablement du côté de la tradition. On a parlé tout à l'heure des guides, des initiateurs. Je pense qu'on est dans une société où tout ça se dilue et où, par exemple, les médias ont quand même pris fortement le relais et rendent les choses encore plus nébuleuses. Les rites, les croyances, les mythes fondateurs d'une société, les ponts sont extrêmement importants et les liens générationnels et transgénérationnels le sont particulièrement.

Je raconte une petite anecdote, juste pour illustrer le fait que parfois des situations sociales forcées peuvent donner naissance à des expériences très positives.

Quand mes parents sont arrivés en Belgique, ils n'avaient pas la possibilité de ma faire garder ou de faire garder mon petit frère et le hasard a voulu qu'il y avait une personne âgée qui vivait dans la maison où ils étaient installés. Cette personne avait 80 ans quand je suis née, elle est décédée quand j'en avais 18. Je peux vous dire que le lien affectif qui s'est construit avec cette personne a été fondateur de mon identité en tout cas. Je pense que c'est une des raisons qui fait que je n'ai jamais su prendre parti ni pour un côté ni pour l'autre, mais que je me suis plutôt sentie dans un couloir de médiation. J'ai envie de dire que pour moi c'était ma grand-mère au sens affectif du terme beaucoup plus que mes 2 grands-mères qui étaient restées au pays.

Le dernier espace qui est important et qui peut jouer une fonction de médiation, ce sont les espaces transitionnels ou les espaces intermédiaires comme tous ceux que vous êtes en train de créer sur le terrain et que je trouve extrêmement intéressants.

Synthèse de la matinée.

Patricia Fontaine

Tout cela se complète effectivement et il y a des notions qui nous aident dans nos pratiques et nos références. Ce serait vraiment important de pouvoir approfondir les repères, les mots, les définitions que vous mettez chacune autour de ces mots "génération", "culture".

On n'aura pas le temps aujourd'hui mais il est important de savoir de quoi on parle, quand on parle ensemble ici.

On utilise tous des mots sur lesquels on semble être d'accord mais je suis certaine que si on fait une animation maintenant lors de laquelle on prendrait chacun une feuille blanche avec la consigne d'inscrire sa définition de la génération, de la culture et de l'interculturel, il y aurait des différences. Malgré tout ce qu'on vient de vivre ensemble ce matin, tout ce qu'on partage au niveau du réseau et tout ce que chacun partage au niveau des groupes de rencontre et de travail, ça serait différent au-delà de quelques nuances.

Il ne s'agit pas pour figer les choses mais de se retrouver et de savoir de quoi on parle. Le risque sinon de répondre et d'être dans la recherche de solution avant même d'avoir posé la situation et la complexité de ce que vous venez de dire. Il apparaîtra aussi clairement qu'il n'y a pas qu'une seule piste.

Il est aussi important je crois de pouvoir admettre, alors qu'on est dans une culture de savoirs, on sait, alors il faut la réponse à tout, de pouvoir admettre qu'il y a plein de choses qu'on ne sait pas.

Dans les expériences que vous avez présentées ce matin, et dans ce que vous dites, on se rend compte que l'on est dans une société qui a toujours bougé. Tout n'est pas si nouveau que ça, ce n'est peut-être pas pire maintenant qu'il y a 50-60-70-100 ans. C'est autrement, c'est différent, ça bouge.

Ce qui est intéressant important également ce sont les notions d'espace, de médiation, de construction constante. Il y a des espaces peut-être artificiels mais qui sont des espaces où des choses sont possibles.

Comment créer des espaces où des choses sont possibles ? On peut et il est nécessaire manifestement de créer des espaces de médiation, peut-être artificiels, mais ce qui va s'y vivre et ce qui va en sortir, ça nous dépasse complètement. On peut être le meilleur animateur, le meilleur pédagogue, etc. si réellement on crée un espace de rencontre, on ne sait pas ce qui va en sortir. Est-on près à vivre ce non contrôle, c'est une autre question.

Elisabeth Franken

Plutôt que le mot artificiel moi je proposerais « intersticiel ». Je crois que le travail de toutes les associations ici c'est d'être dans des endroits, où il y a déjà quelque chose et on le concrétise (on fait des réunions, on choisit un lieu, on voit qui peut proposer quoi...) mais ces dans ces interstices, ce qu'on a longtemps appelé « intergénérationnel » ou « interculturel » qui sont des mots « valise » et que je trouve assez vide finalement, la réalité c'est qu'on se met à plusieurs et on tricote. Tout ce que Myriam disait, cette société qui se meut, elle se construit et se reconstruit à travers ces initiatives. Moi je ne mettrais pas le mot artificiel parce que

l'artifice, ça pourrait ne pas exister ou bien, oh c'est une fantaisie parmi d'autres. Or si on dit : la famille bouge, qu'est-ce que c'est l'immigration etc, c'est nouveau et bien réel.

Patricia Fontaine

Je suis tout à fait d'accord que le mot «artificiel » n'est pas tout à fait adéquat, mais en même temps c'est des choses ce qu'on entend souvent, parce "qu'avant" ça se faisait naturellement...

Elisabeth Franken

Ca je l'inscris en faux, Je suis suffisamment vieille pour le dire, par rapport à Melle Jamila Zekhnini, moi j'ai vécu la guerre, je suis née en 39, j'ai un frère et une sœur qui sont un an juste derrière moi, en 2.5 ans on était 3. Nous n'avons pas connu nos grands-parents qui sont français, enfin les parents de ma mère avant 1944-45. On a eu dans le quartier une vieille femme française, qu'on appelait bobonne. Pour mon frère ça a été complètement troublant, c'était le plus jeune des trois, il a toujours eu un mal terrible à faire la généalogie réelle les parents, les grands-parents etc. Il a 64 ans et il continue à mélanger, parce qu'il a eu une autre bobonne. Peut-être qu'on a anticipé dans ma famille, souvent je dis « je suis d'origine étrangère » et on me regarde d'un drôle d'air et on me dit « t'en as pas la tête ». Ma mère française a vécu à Bruxelles des choses dans les années 40, que les familles marocaines ont vécu 20, 30 plus tard. D'avoir ce lien on se dit il y a du neuf mais en même temps il y a toujours eu ces frottements.

Jamila Zekhnini

Oui effectivement, il y a la croyance que tout change tout le temps et qu'on n'a pas de racine mais pourtant il y en a inscription dans l'histoire...

Elisabeth Franken

Il y a toujours des gens qui doivent se mettre dans les mutations et fabriquer des choses.

Jamila Zekhnini

Je pense que comme Mme disait tout à l'heure, à propos du récit migratoire concernant l'immigration marocaine, ça illustre bien ça. On pense que ça ne va pas intéresser les personnes qui sont issues d'un flux migratoire différent, mais c'est le contraire qui se passe. Il y a une expérience commune qui est vécue par tous les flux migratoires quels qu'ils soient même s'il y a des spécificités qui leur sont propres. Je pense donc qu'il faut tenir compte des 2 versants.

Elisabeth Franken

Il y en a plusieurs ici je crois qui ont rencontré la troupe de *Age Exchange* qui avait joué une pièce « route » qui est une pièce qui se passe en milieu hindi à Londres. Moi j'avais proposé que des gens qui sont des associations de toutes origines, des vieux viennent à la pièce. Il y

avait un vieil italien qui m'avait dit « moi je ne comprends pas l'anglais ». Non l'anglais pas mais l'hindi ça va aller tout seul. Parce que moi je savais que c'était du théâtre « à l'italienne ». Ca avait tellement branché les gens, qu'à la sortie il pleurait et il m'a dit : « c'est fou, c'est ça qu'on a vécu », or bien sur ils n'ont parlé que anglais et hindi, mais c'était passé, parce que cette énergie là, elle est très sensible et il y a des situations qu'on comprend parfois au-delà des mots.

DEBATS- RECOMMANDATIONS

- Faut-il penser les relations entre générations à travers une dynamique interculturelle ? Pourquoi et comment ?
- Comment concilier élaboration, pratiques et actions ?
- Comment identifier les besoins et les attentes face à de nouvelles données sociétales ?
- Comment favoriser la rencontre des différences, en pensant aux outils méthodologiques ?

Première question :
**Faut-il penser les relations entre générations à travers
une dynamique interculturelle, pourquoi et comment ?**

Patricia Fontaine

Il apparaît que quand on parle de l'intergénérationnel, il y a d'office une dimension interculturelle. Plusieurs d'entre nous ont partagé des expériences comme quoi il ne faut pas nécessairement formaliser les choses dans des activités spécifiques interculturelles ou autres. On parlait du volontariat, où dans les formations, on travaille les outils de la communication, de la rencontre de l'autre, de l'écoute plus que les questions de l'interculturel pour elles-mêmes.

Spontanément, quand on parle de tissu social dans les quartiers, se construisent, apparaissent, se réunissent des différences culturelles. En institutions aussi, il y a des publics de cultures différentes qui se côtoient.

Qu'on le veuille ou non et même si on reste sur des positions institutionnelles fermes, il y a des rencontres de cultures. La difficulté est que face à des personnes qui disent « non, moi je ne veux pas telle chose, je ne veux pas avoir un travailleur de telle origine, je ne veux pas voir tel signe culturel » il faut pouvoir se situer clairement et pouvoir gérer cet aspect qui est présent. Ce sont des questions que l'on pourrait approfondir.

Un autre aspect est de réfléchir à comment soutenir les structures et les espaces que l'on crée? Comment soutenir et maintenir ces espaces qui paraissent quand même le minimum nécessaire pour que des choses puissent se passer ? Dans ces espaces, comment accepter de ne pas avoir le contrôle sur tout ce qui va se passer.

Que répondrait-on maintenant à ces questions ? Faut-il penser les relations autrement, les générations ? Avec Yaël on a envie de dire "non" parce que la relation se passe naturellement, elle ne se pense pas...

Faut-il se dire on fait de l'interculturel ou est-ce que ça s'inscrit dans une dynamique qui va mettre en relation, en lien des personnes qui sont dans un tissu social donné... ? Oui – Non ?

Myriam Leleu

Moi je dirais quand même que oui pour mettre en évidence ce que Jamilia a dit clairement qu'une génération est déjà porteuse d'une culture en tant que telle si on se réfère à un sens plus traditionnel que j'ai remis en cause mais voilà. Oui, pour reconnaître une culture d'où qu'elles viennent et ne pas oublier les différences, l'autre, l'altérité, les mettre en évidence. Mais bon c'est de la théorie. Je pense qu'il ne faut pas inhiber la question, ce n'est pas une habitude systématique que de penser à associer culture et génération, donc le « non » ne me plaît pas.

Didier Fooy

Je suis d'accord mais en même temps, en faisant de l'intergénérationnel, on fait de l'interculturel, est-ce qu'on peut faire de l'intergénérationnel comme on fait de la prose, ou

est-ce qu'il faut une formation ? Est- ce qu'il faut se former à l'interculturel pour bien faire de l'intergénérationnel ?

Jamila Zekhnini

Moi je dirais que l'intergénérationnel concerne l'ensemble de la société, nous concerne tous et que l'interculturel est une dimension supplémentaire.

Le positionnement qu'on prend et l'endroit à partir duquel on intervient sont importants. Si on intervient en tant qu'acteur social, je pense que c'est important de développer les compétences interculturelles surtout si on a envie de jouer un rôle d'intermédiaire et qu'on a comme ambition de construire des ponts, je pense que ça se décline autrement si c'est dans les relations de tous les jours.

Myriam Leleu

Je re, rebondis, mais l'intergénérationnel, la notion de génération et la notion de culture que j'ai placé au-dessus ce matin, comme une sorte de chapeau, de toutes façons on vit ça on quotidien, on sort de chez soi, on est chez soi... il y a des générations différentes, il y a des cultures différentes.

Mais dès lors qu'on agit, qu'on se veut acteur social professionnel, alors effectivement il est peut-être important de développer des compétences, donc des formations. Mais il ne faut pas tout cadenasser dans des formations et rendre impossible des actions de quartier ou de terrain sous prétexte qu'il n'ait pas eu de formation, cela serait dommage.

Quelqu'un ce matin avait bien mis cela en évidence. Le fait d'organiser quelque chose pour des gens, de les animer ou le fait qu'ils aillent d'eux-mêmes vers leurs propres animations, qu'il y ait une implication de soi, là ce sont des compétences naturelles auxquelles tout le monde a droit tout simplement et il ne faut pas nécessairement être formé. Je parle de Mr et Mme tout le monde qui voit qu'il y a une fête dans le quartier, il peut venir s'amuser sans avoir reçu une formation intergénérationnelle. Si on veut favoriser le spontané, ou le rendre possible, ce n'est pas en organisant tout pour les autres.

Je suis tout à fait d'accord avec ce que vous avez dit ce matin : animer pour animer, être un objet d'animation, c'est triste (c'est mon avis en tant que personne), mais ça ne veut pas dire qu'il n'y a pas des gens qui sont contents qu'on leur propose des choses, parce que tout le monde n'a pas la même personnalité. Donc il y a différents niveaux dans la participation ou l'organisation ou l'implication.

Jean-Pierre Haquin

Si on revient à la maison de repos, au niveau de dépendance, en fonction de l'état mental, il faut parfois être plus structurant, plus organisé mais toujours croire que la personne âgée a une capacité par elle-même quelque soit son état, mais en modulant les choses.

Myriam Leleu

Et le droit au refus aussi...

Jean-Pierre Haquin

Et le droit au refus aussi bien sur

Myriam Leleu

Oui mais c'est important aussi de le reconnaître ce droit à ne pas vouloir
Elisabeth Franken

Moi j'ai vécu à côté de la Gerbe ou à peu près pendant 6 ans et qu'il y a eu les premiers tentatives de relations avec le quartier dans les années 70. Quand Madame disait tout à l'heure : « on n'est pas parvenu à avoir d'autres vieux que ceux de Mémoire Vivante de la Gerbe, enfin pas vraiment beaucoup », c'est un problème qui n'est pas propre à ce projet là. C'est propre à presque tous les milieux associatifs et que moi j'assimile à comment faire de nouveaux membres du parti quand on est dans un parti, comment faire de nouveaux croyants quand on est dans une église.

C'est important de développer entre soi toutes ces dimensions d'approches des différences, de la rencontre de l'autre etc. C'est indispensable, sinon on n'a même pas le droit d'exister comme association. Mais la question est de savoir comment on va transpirer, comment ça va passer ailleurs ? Là je pense qu'il n'y a aucun frein à avoir dans les brainstormings, quelles bonnes idées on pourrait avoir et alors y aller à fond la caisse dans la préparation de ce qu'on voudrait faire.

Au départ la question peut être très ouverte, on fait toute une série de suggestions et qui fait quoi, ça prend combien de temps, qui a des sous,...et si il n'y a pas ceci ou cela, on ne va pas faire cette chose là, on va faire autre chose. Admettons un barbecue dans la rue, il y a des endroits où ça prend et des endroits où ça ne prend pas, mais est-ce que ceux qui ont proposé le barbecue dans la rue avaient la grille, avaient la viande,... Ca a l'air innocent mais c'est vraiment de cet ordre là, parfois on propose aux autres des choses que soi-même on n'a pas vraiment travaillé et surtout pas travaillé en pensant à d'autres. On s'est dit on l'a déjà fait à côté ou on l'a déjà fait l'année passée, mais qu'est-ce qui s'est passé depuis l'année passée ? Schaerbeek, ce quartier c'est vraiment très bien moi j'y étais entre 73 et 79, il a beaucoup changé et Rasquinet était déjà une question centrale quand j'y étais.

Mais je ne dis pas que vous vous y êtes mal pris, mais je veux dire que si la question se pose ce n'est pas extraordinaire parce que c'est la première question du milieu associatif. En dehors du fait qu'on fait déjà des choses, ce n'est pas parce qu'on aura fait 15 réunions super épataantes qu'on sera quitte de la question, comment dans le quartier on véhicule entre les jeunes et les vieux qui disent des jeunes cette sale race et les jeunes qui disent des vieux « ils nous les br.. » parce que de toute façon c'est nous qui les nourrissons avec notre travail, car on a un salaire. Je caricature mais c'est de cet ordre là. Il ne faut pas avoir peur d'inventer, ... d'essayer plusieurs petites pistes.

Jamila Zekhnini

Je voudrais juste dire que c'est une rue que je connais bien, c'est la rue où vivent mes parents et où j'ai grandi là où se trouve le siège de la Gerbe et moi je trouve que ces dernières années les activités du quartier se sont bien développées, qu'il y a de plus en plus d'initiatives et que ça a créé une dynamique intéressante en tout cas au niveau de la rue, que les gens sont beaucoup plus proches les uns des autres, mais ça a demandé presque 15 ans.

Patricia Fontaine

Il faut aussi admettre que ça ne convient pas à tout le monde et qu'il y a une position citoyenne, qu'il y a des gens qui ont été impliqué toute leur vie dans plein de choses et d'autres jamais ou plus en solitaire. Il n'y a pas de raison parce que nous sommes dans ce mouvement là, dans cette dynamique là que tout le monde suive. Ca n'élude pas la question de savoir comment élargir au maximum ? C'est aussi admettre « ben voilà ça a touché x personnes », on évalue, est-ce qu'on aurait pu faire autrement et si c'était à refaire mais en même temps je crois que ça fait aussi partie de la réalité. Ce n'est pas parce qu'on est dans cette mouvance là et qu'au niveau des associations on pratique l'intergénérationnel que cela devient la panacée à tout, que tout le monde doit y adhérer et que ceux qui n'y adhèrent pas il faut vraiment réfléchir comment en faire des mordus. Il y en a à qui ça ne convient pas, qui sont dans d'autres dynamiques, d'autres enjeux pour eux et qui vivent les choses autrement. Il faut aussi l'accepter sinon on force, on est contradictoire par rapport à ce qu'on veut faire.

Elisabeth Franken

Moi je n'ai pas dit qu'il fallait de nouveaux membres, mais voilà c'est dans le quartier je suis dans le quartier, je circule, on n'est pas obligé de s'arrêter mais ça se passe dans le quartier et c'est bien accepter c'est quelque chose d'important. Moi j'ai été dans les gens qui distribuaient les petits journaux de la « zineke parade » et on rencontre bien la réaction des gens. C'était entre la gare centrale et le boulevard, donc il y avait plein de gens qui passaient, il y avait même des touristes qui venaient de leur avion et il y avait ceux qui n'avaient pas envie, ceux qui se laissaient tenter, il y a toutes les attitudes possibles, mais il n'y a pas eu quelqu'un qui a pris sa matraque ou un truc comme ça pour dire c'est quoi ces « zazous ». Que déjà ça soit accepté, c'est déjà un succès.

Patricia Fontaine

Pour revenir à un moment j'avais vu réagir Martine quand on parlait de compétences, de formations...

Martine Schüttinger

Effectivement ça dépend de quoi on parle, il ne faut pas demander à tout le monde pour aller boire un pot de suivre une formation sur comment parler à son voisin quand on va boire un pot ... Il faut encore de la spontanéité, c'est évident.

Si on aborde l'interculturel, je pense qu'il faut quand même un cadre quelque part, pas pour des réunions de quartier, voisins, voisines, etc.

Mais à partir du moment où on veut vraiment aller dans la rencontre, dans un travail de mise en commun que ce soit au niveau de l'animation du quartier ou autre, soit on fait une rencontre on se dit bonjour et puis on rentre chez soi, soit on essaie après que ça crée de vraies dynamiques et alors je pense que les gens qui vont devoir faire ce cadre, ça ne va pas se faire d'office, spontanément. Ils vont devoir avoir un minimum de formation, d'outils parce que qu'effectivement il ne faut pas croire que tout le monde a cette espèce de spontanéité, d'efficacité dans "l'action sociale". C'est parfois un danger. On le voit notamment au niveau du volontariat, car parfois on trouve normal qu'un volontaire qui part en international soit formé mais ici dans les actions de proximité n'importe qui peut faire du social, mais non il faut quand même un minimum de cadre.

Patricia Fontaine

A la fois, pour protéger l'initiateur et le public et, pour encourager l'initiateur...

Martine Schüttinger

Et pour améliorer les actions... sinon on fait du gentillet et puis voilà, on peut mais c'est un choix.

Patricia Fontaine

Dans cet espace là, ce serait aussi intéressant en terme de pistes, d'essayer de réfléchir chacun à quels seraient dans les projets qui sont développés, dans les activités, les intentions, les éléments importants qu'on mettrait dans ces compétences, dans ces outils, dans ces soutiens à la fois pour les personnes bénéficiaires et pour celles qui portent des projets. En même temps ce matin on entendait « il faut donner des outils à la communication, des outils de soutien à l'écoute, écouter c'est aussi recevoir des choses et qu'est ce que j'en fais », et ce n'est peut-être pas si utopique que cela de se dire qu'on va se former à toutes les cultures possibles qu'on va rencontrer au préalable avant de se lancer. Ca pourrait être intéressant de formaliser ces éléments là.

Jean-Pierre Haquin

Ce n'est peut être formé mais être ouvert, je ne vais pas nécessairement connaître la culture de et de et de ... Mais être ouvert au sens intéressé c'est-à-dire être prêt à apprendre.

Cécile Dupont

J'ajouterais aussi, je vois avec les bénévoles qui participent au projet « généalogie », ce qui est important c'est qu'il y ait à un moment un lieu ou un moment où ils peuvent exprimer leurs craintes ou leurs difficultés et, où ils puissent avoir le regard des autres. Ils viennent avec leur modèle de famille me disent non ce n'est pas possible, c'est dans des moments comme ça qu'ils peuvent s'exprimer. A cette occasion, d'autres peuvent réagir et dire pourquoi pas et si on essayait ça, et on crée, on imagine et on recrée d'autres façons de faire. Tout ce travail d'accompagnement des bénévoles, c'est un travail sur lequel on mise beaucoup. Quand ils vont raconter à des enfants dans des milieux parfois pas faciles, c'est pouvoir donner un temps où ils vont pouvoir s'exprimer, exprimer leur ras-le-bol, leurs difficultés, leurs souffrances...

Patricia Fontaine

C'est peut être ça qui permet de rester dans une continuité d'action, les gens ne restent pas avec quelque chose qui ne leur convient pas et puis ferment les portes.

Bénédicte de Bellefroid.

C'est ça qu'on se dit souvent aussi c'est que les enseignants peuvent faire faire l'arbre généalogique aux enfants en classe mais ce n'est pas du tout la même chose.

Patricia Fontaine

Ca veut dire aussi que dans les politiques propres aux associations, c'est aussi accepter d'être dans le long terme. Dans un cadre nécessaire à définir, il est nécessaire de pouvoir laisser un espace ouvert car on ne sait pas savoir aujourd'hui, sur quoi nos actions vont déboucher dans 10 ans, 2 ans, 1 mois. On a vu aussi qu'il y a des partenariats nécessaires, et qui dit partenariat dit des partenaires à clairement identifier, chacun ayant un public cible mais aussi des objectifs communs à certains moments. Chacun a sa spécificité puis on se croise et on repart dans ses réalités. Il est indispensable de soutenir une politique à long terme et accepter qu'il y ait un flou, de l'inattendu, des choses qui vont devoir se renégocier et ça ce n'est pas toujours facile à admettre que l'on soit sur le terrain ou à un niveau décisionnel. Jusqu'où pouvoir admettre l'incertitude et le non contrôle des retombées ?

On a dit ce matin qu'il faut être ouvert, prêt aux changements que ça bouge. Si on osait prétendre savoir où on en sera dans 5 ans, on serait un vrai médium ou alors dans une construction théorique et intellectuelle qui ne serait pas proche de la réalité.

Bénédicte de Bellefroid.

Je trouve que le cadre n'est pas contradictoire avec la liberté bien au contraire, c'est ça qui permet un espace transitionnel.

Brigitte Hazard

Le circuit pour atteindre tel ou tel public, par rapport au projet dont je vous ai parlé ce matin, le public du quartier venait spontanément, mais la structure ne se prêtait pas à ce que les aînés puissent arriver spontanément.

Finalement, les aînés on les reçoit par notre service de santé mentale et à partir de là on les imbrique dans les projets. Les circuits sont différents. Au moment du projet même, on a presque toute la population du quartier. C'est proche de leur culture aussi de s'amuser spontanément, c'est un constat que je fais comme ça. Les aînés eux sont plus méfiants peut-être, ils s'inscrivent par un autre biais.

Jamila Zekhnini

Moi je me pose la question, parce qu'entre jeunes, il y a beaucoup de possibilités de rencontres, que ça soit dans les associations ou autres. Par contre, pour les aînés il y a très peu de choses et généralement c'est toujours dans le cadre d'une offre de service et donc c'est toujours un intervenant social, un prof ... On n'est dès lors pas du tout dans un rapport égalitaire.

Elisabeth Franken

Les plus âgés sont souvent pris pour des bénéficiaires et ça je pense qu'il faut s'en méfier, c'est-à-dire se mettre dans la peau d'un aîné et se demander qui je suis dans la société si je ne suis plus qu'un bénéficiaire. Il y a déjà l'image que vous allez coûter cher pour la pension, pour la santé. Si dans les milieux associatifs la position est "oui mais ils s'ennuient peut-être chez eux et donc on va faire comme cela". Ils sont entre eux ou ils rencontrent d'autres gens,

ils vont en week-end... Mais pas qu'est-ce qu'on va faire pour vous. Je discute parfois avec des associations d'aînés et ils disent on leur organise des voyages... non justement. Pour les enfants ont dit qu'il faut qu'ils s'ennuient pour inventer, c'est vrai pour tous les âges Parfois c'est trop un système de services, cela crée un clientélisme, mais il faut pouvoir peut-être parfois s'ennuyer pour pouvoir imaginer autre chose.

Myriam Leleu

Peut être qu'on associe une personne âgée à l'idée du bénéficiaire parce qu'elle est devenue avec le temps plus dépendante même si je suis contre cette association de la dépendance et de la vieillesse. Donc une personne âgée et très active ne serait pas un bénéficiaire tandis qu'une personne âgée moins active serait associée à l'état de bénéficiaire.

Elisabeth Franken

Sur les questions de fond, il serait intéressant de s'interroger et de savoir ce que c'est d'être « actif ». Une dame paraplégique dans une chaise roulante pourrait paraître inactive alors qu'elle est à un service de permanence téléphonique. Monsieur Haquin parlait de la chaise roulante tout à l'heure.

Jean-Pierre Haquin

Dans les écoles d'infirmières, d'éducateurs ou d'infirmières ils ont l'impression que la personne âgée c'est celle qui ne sait plus. Dans toutes les tranches d'âge de la société, il y a le même nombre de locomotives et de wagons et ce qu'on ait entre 80 et 90 ans ou entre 15 et 20 ans. Vous êtes 22 dans la classe, si le directeur de l'école vous dit vous avez carte blanche pour organiser une fête pour la fin de l'année, sur les 22 il y en a 5 qui vont faire des propositions et 17 qui vont suivre et la même chose à 80 ans. On ne peut pas penser les mêmes choses à 80 ans qu'à 20 évidemment, mais au niveau moteur je ne vois pas la différence.

Deuxième question : Comment concilier élaboration, pratiques et actions ?

Patricia Fontaine

Ce matin on a parlé d'un changement des mentalités. On peut donner des coups de pouce mais cela prend inévitablement du temps. Le risque est que si ces changements que l'on veut en profondeur vont trop vite, il n'y ait pas de réel changement, on passe à côté et pire on pourrait faire marche arrière en figeant les positions plutôt qu'en les faisant avancer.

Il a été aussi mis en avant la nécessité d'aller par étape, progressivement, en réfléchissant à ce qu'il y a lieu de faire et comment le faire en évitant de vouloir répondre sans avoir analyser le problème. Il faut reconnaître que cela puisse se rencontrer dans nos pratiques, on fonce, on réalise plein de projets et puis on se rend compte qu'on a dépensé une énergie qui ne se concrétise peut-être pas suffisamment donc on est déçu, essoufflé, démotivé. Comment agir en ayant une meilleure connaissance des besoins ? Plusieurs fois on a dit avoir essayé de faire des projets et puis cela n'a pas marché, ce n'était pas par ce biais là qu'il fallait le prendre. Comment concilier élaboration, préparation et actions, car par ailleurs si on pense pendant trois ans on n'agit pas non plus.

Comment trouver le juste milieu et l'équilibre ?

Martine Schüttinger

Pour rebondir sur l'actualité, il y a toutes les universités belges qui viennent de sortir un rapport sur l'immigration et il y a maintenant une série de colloques etc. Il y a des bases de données qui sont là qui nous permettent de voir si notre réalité de terrain est bien en lien avec ce qu'on nous dit dans les chiffres car parfois sur le terrain on se dit « non ce n'est pas ça » et puis on a les chiffres et on se dit « non ils ne les ont pas inventés ». Donc il y a déjà une série d'outils qui sont des outils d'étude, analyses, etc.

Puis, il y a pour nous par exemple à la Croix Rouge, mais je l'entends aussi dans le travail social d'une manière générale, on ne prend pas assez de temps pour collecter nos données, tout ce qui remonte du terrain, le partage d'expériences. On commence à mettre en place des lieux d'interview mais ... Moi, je suis à la croix rouge depuis un an et j'ai été étonnée du peu de données que je trouve dans les tiroirs, de traces d'une histoire et de l'évolution des pratiques. Je pense qu'il faut vraiment qu'on se donne du temps, qu'on s'oblige à prendre du temps pour collecter nos histoires, nos pratiques et avoir aussi une évolution. C'est un problème de la réalité sociale. Comment faire pour se donner ce temps là et prendre (c'est un peu bateau mais...) le temps pour le partage des données et l'évaluation. On en revient toujours à la même chose mais on sait très bien qu'on va devoir s'atteler à ça. On sait très bien qu'on ne va pas trouver des sous pour faire ce travail mais je crois qu'il y a quelque chose de l'ordre de l'œuf et la poule. Est-ce qu'il s'agit de constituer des groupes comme ceci, de réfléchir à des outils on évalue tel ou tel aspect et puis on demande des sous ? Cela me paraît pouvoir mieux marcher dans ce sens là plutôt que de dire j'aimerais bien les sous pour faire ça. Je ne sais pas j'invente.

Myriam Leleu

Il faut que les organismes fédérateurs poussent les réalités du terrain parce qu'une association seule dans son coin c'est moins pertinent au poids d'influence qu'un groupe en fait. Car par rapport au travail en réseau c'est bateau, dans différents mondes de la santé notamment, c'est devenu une sorte d'obligation de travailler en réseau enfin une demande en tout cas, et ce n'est probablement pas une mauvaise idée. Le problème s'est d'avoir le temps d'assister aux différents lieux de concertation, coordination et mise en réseau et ce temps n'est actuellement pas financé ou si peu. Je sais que c'est bateau mais néanmoins, c'est quelque chose qui resurgit dans différents mondes et qui est très important. Travailler en réseau ce n'est pas une mauvaise idée parce que c'est se concerter, faire avancer les choses ensemble, c'est limiter les analyses, c'est-à-dire ne pas les faire trois fois quelque soit le sujet.

Patricia Fontaine

Comment faire reconnaître ces temps comme faisant partie du travail de la même manière que l'animation, ou la rencontre qui va s'organiser sur le terrain. Ce sont des moments et des temps différents. Il s'agirait de la reconnaissance de ce temps là, pour que les gens puissent être à l'aise d'y participer, puissent élaborer et se rendre compte de ce que ça peut apporter.

Myriam Leleu

Il faut renvoyer ça aux politiques.

Parce que dans les politiques, on dit qu'il faut travailler en réseaux mais le temps comment le prendre ? Les gens du terrain, le temps ils ne l'ont pas et ils le donnent quand même par-ci, par-là. C'est un problème qui est souvent soulevé. Mais pour faire tout ça il faut prendre le temps de le faire. Je travaille dans la santé mentale et le problème de substance mais dans le secteur de la personne âgée aussi il faudrait travailler en réseaux, créer des réseaux de soin.

Bénédicte de Bellefroid.

Je pense qu'il y a un problème de temps et d'argent mais je pense qu'il y a aussi à un moment donné la question de décider, on peut mettre des priorités et décider d'introduire du changement.

Patricia Fontaine

Et là comment pouvoir l'expérimenter et se rendre compte de l'intérêt qu'on peut en retirer. Il s'agit d'une autocritique et d'une autoévaluation. Comment en démontrer l'intérêt pour tout le monde à la fois en termes politiques pour reconnaître cet espace temps là et sur le terrain en terme de temps nécessaire pour rendre efficient d'autres outils. Il faut se dire que ce temps d'arrêt, c'est du temps gagné plutôt que perdu.

Elisabeth Franken

Je réagis sur ce que dit Martine, très souvent dans l'administration en tout cas moi ce que j'ai vu c'est qu'il y a une assez grande négligence par rapport aux traces. Ca se passe à l'intérieur des murs du Ministère bien sûr. Mais c'est aussi le cas des associations, c'est très difficile d'avoir réellement des traces écrites sur comment s'élabore un projet, comment il évolue. Pour avoir travaillé d'abord dans un milieu de type expérimental en tout cas pour cette

administration, il y a un très gros travail à faire sur ce qu'on appelle « l'évaluation », si on ne peut pas dire « on prend en compte ce qui va et ce qui ne va pas » c'est impossible d'évaluer et de donner la même importance à ce qui n'a pas été et pourquoi .

Evaluer ça ne veut pas dire donner un beau bulletin, ni se donner à soi un beau bulletin. Se dire « on l'a fait alors c'est déjà pas mal », je crois qu'il faut pouvoir se donner du courage mais aussi aller jusqu'à « on avait prévu ceci, est-ce qu'on a respecté le temps, on avait compter sur 10 personnes, il n'y en a que 5 qu'elles sont les conséquences, comment fait-on ? ».

On avait créé à l'intérieur du Ministère une grille de propositions de projets et à l'intérieur de ça il y avait par exemple: « Quelles sont les ressources » et dans ces ressources ça va dans les détails, ce n'est pas seulement l'argent parce que c'est vrai que ça compte mais c'est aussi combien sommes-nous? Qui peut prendre du temps pour faire ça ? Ca va se faire dans quels délais ? Qu'est-ce qu'on veut faire dans l'année, dans les cinq ans... ?

Donc ça peut aller très loin mais en même temps revenir très près du quotidien. Si quelqu'un tombe malade, pensez aussi à des petites choses ainsi car souvent on se fait mettre en panne. Je le vois dans des grosses institutions comme par rapport au handicap. Il y a quelqu'un de malade, alors il doit être remplacé au pied levé. C'est d'autant plus important que les moyens financiers sont souvent rares et je dirais au plus les moyens financiers sont rares au plus il faut viser la qualité, et avoir un bon retour sur ce qu'on fait, il faut se dire, on le prend ce temps. Comme disait Mr Haquin, prendre 10 minutes de réunion du personnel tous les jours, dans le milieu associatif. Est-ce qu'on se dit « on ne finit pas une journée sans avoir fait le point sur la journée ? »

Patricia Fontaine

Je joue l'avocat du diable et je suis tout à fait d'accord avec ce que tu dis mais il y a malgré tout des questions qui se posent. Quand on doit rendre un dossier en expliquant la manière dont on a utilisé le temps de travail, on peut tout reconnaître sauf les réunions d'équipe, structurelles et habituelles. Bien sûr, il y a les règles du "jeu" à savoir comment présenter le travail en utilisant les bons mots pour que cela passe. Ce sont les règles du jeu aujourd'hui, mais comment aussi amener la reconnaissance de ces espaces là pour ce qu'ils sont. Si l'on doit les appeler d'une autre manière pour qu'ils soient entendus, cela me pose question aussi, en terme de politique à plus long terme.

Nadine Gabet

Je voudrais apporter une information. Moi je suis réceptrice de rapports administratifs. Le problème des rapports d'évaluation est un réel problème. Mais dans la section « cohésion sociale » on a essayé de prendre les choses un peu autrement que d'habitude et on a inscrit directement dans la législation la nécessité d'une évaluation. On a un centre régional d'appui qui est chargé de nous aider. Ils sont occupés de terminer un modèle de rapport d'activité qui est le rapport d'activité de base. C'est une base d'autoévaluation et de renseignements pour les associations. On leur demande par exemple si par rapport à leur objectif initial ils y sont arrivés ou pas, oui, non en partie, pourquoi ? Que s'est-il passé, est-ce qu'ils ont dû se réorienter et pourquoi ? C'est tout à fait logique qu'on doive se réorienter, qu'on doive changer en cours de route pour différentes raisons tout à fait honorables, parce qu'on s'est rendu compte que ce n'était pas juste ce qu'il fallait...

On est en train d'élaborer un outil qui va permettre de synthétiser au niveau des communes, de la cocof, une grosse synthèse bruxelloise de la politique de cohésion sociale.

La deuxième information que je veux donner c'est quelque chose qui vient de se passer il y a une bonne heure, c'est pour cela que je suis en retard, au bureau du conseil consultatif. Il y a eu un colloque sur l'immigration et certaines personnes du conseil consultatif y étaient dans la section Hébergement entre autre et on a parlé dans cette section de l'importance de cette question de l'immigration parce que la section hébergement, ce sont les maisons de repos et ça nous pend au nez comme problématique.

Ils ont montré de l'intérêt à discuter avec la section cohésion sociale qui est spécialisée pour ce genre de problème. Il n'y a pas que l'hébergement et la cohésion sociale, il y a les soins à domicile, les handicapés et l'ambulatoire. Il y a une proposition pas encore concrétisée de faire un groupe de travail, de réflexion sur le vieillissement des populations des milieux immigrés en unissant les forces de 5 sections du conseil consultatif. Donc ça bouge quand même un petit peu.

Il y a une prise de conscience suite à des témoignages de directeurs de maison de repos. Le collège a mis comme priorité le problème du vieillissement mais il n'y a 2 ou 3 projets sur 300 ce qui est un peu peu.

C'est un secteur qui était orienté vers les jeunes et qui reste orienté jeunes et donc on essaie de dire qu'il y a des vieux...

Myriam Leleu

C'est quand même dommage que ça ne soit que maintenant qu'on se préoccupe de la population vieillissante....

Nadine Gabet

Ce n'est pas que maintenant ça a toujours été dans les priorités du collège, au niveau des cabinets des ministres c'était acquis mais le terrain paradoxalement..., ici on dirait que c'est le terrain qui n'a pas l'air d'accrocher tout à fait.

Le terrain est conscientisé du côté maison de repos et de l'aide à domicile qui prennent les problématiques en plein dans la figure et qui gèrent « au petit bonheur la chance ». Ca fait déjà 4 / 5 ans que j'ai l'aide à domicile qui vient me dire qu'ils ont des problèmes quand ils doivent envoyer des aides familiales dans des familles étrangères, ce sont des conflits, des bagarres...

Patricia Fontaine

Et quand des familles belges doivent accepter des intervenants qui viennent de culture qui les effrayent aussi...

Nadine Gabet

Ca ... depuis quelque temps il n'y a plus d'aides familiales formées belges, elles sont toutes africaines noires maintenant... dans les écoles on a minimum 80 % d'Afrique Sub-Saharienne ou noire Pourquoi ?

Elisabeth Franken

Tu n'as pas une petite idée ?

Nadine Gabet

Parce que leurs relations avec les personnes âgées sont différentes

Elisabeth Franken

Non non ce n'est pas ça...

Parce que c'est de l'emploi non qualifié et une ouverture vers de l'emploi.

Nadine Gabet

Ce n'est pas que ça.

Il y a des travailleurs aussi peu qualifiés dans la population autochtone, il pourrait y avoir aussi une porte d'entrée à l'emploi mais il n'y en a pas...

.....

Patricia Fontaine

En repartant de ce que Martine disait sur le recueil des données de la réalité, c'est important au niveau des données qualitatives, des éléments de recherche et aussi au niveau des actions. Il ne s'agit pas de devoir envisager de créer plein de nouvelles choses mais plutôt de voir comment s'appuyer sur ce qui existe, sur une expertise.

On a vécu toute cette dynamique au niveau de l'approche intergénérationnelle qui s'ouvre maintenant à d'autres questions. Il y a une certaine expertise de l'approche, de ces réalités. Comment s'appuyer sur ces expertises, sur ces expériences, comment soutenir et renforcer ce qui est pour à partir de là initier de nouveaux projets ou de nouvelles initiatives.

Je crois qu'on dépense souvent beaucoup d'énergie à se dire qu'il faut tout réinventer, qu'il faut faire de nouvelles recherches, trouver de nouveaux chiffres, etc. Alors qu'il y a peut-être tout un matériel, toutes des expériences qui existent, tout un potentiel qui n'est pas uniquement théorique sur lequel on pourrait s'appuyer comme vecteur de nouvelles initiatives, éventuellement.

On pourrait presque se dire qu'il s'agit d'une question de mode, que ce questionnement revient cycliquement mais comme cela a été dit ce matin tout ne date pas d'aujourd'hui.

Ne croyons pas qu'il s'agit de tout devoir réinventer aujourd'hui.

Troisième question : Comment identifier les besoins et les attentes face à de nouvelles données sociétales ?

Patricia Fontaine

On est encore fort pris dans nos images, notre regard des autres, des a priori, des méfiances, du socialement acceptable ou pas, du politiquement correct ou pas, du bien pensant, de l'intellectuellement correct. Il y a un glissement en tout cas vis-à-vis des populations âgées : on parle des « jeunes vieux », mais les « vieux vieux » ça reste encore tabou. On va sans doute reculer au fur et à mesure, mais il y aura quand même toujours des plus vieux ...

Myriam Leleu

Pour étendre au niveau des populations immigrées, il y a immigré et immigré ... Par exemple, la femme âgée dont les enfants sont partis, qui ne parle pas la langue, qui habite dans un quartier où il n'y a rien, elle ne connaît même pas ses droits et puis il y a l'immigré plein d'acquis, qui joue avec des enjeux sociétaux etc. Il y a toute la vulnérabilité sociétale d'une part et puis il y a des forces qu'on peut tirer, donc il y a vieillesse et vieillesse, il y a classe sociale et classe sociale, il y a gestion des enjeux ou non et ça c'est important.

Patricia Fontaine

Ce matin ce qui me frappait c'est qu'on parle d'immigration hors union européenne et immigration de l'union européenne. Même si c'est ce qui apparaît dans les statistiques ou sur des documents officiels ou autres, cela apparaît comme pouvant résoudre tous les problèmes, comme si on ne devait pas utiliser des mots qui fâchent. C'est quoi ce nouveau découpage, soyons attentif car il y a beaucoup de différences aussi je crois entre la population de l'Estonie et du Portugal....

Martine Schüttinger

Dans le nouveau document (le rapport venant des universités avec le soutien de la Fondation Roi Baudouin) sur l'immigration internationale des populations d'origines étrangères, ils refont encore un autre découpage qui est vraiment très intéressant, ils parlent des belges de naissance, des étrangers en Belgique, des nés en Belgique, des nés à l'étranger et des immigrés, donc on a des chiffres et on essaie de mettre des mots. C'est intéressant aussi pour nous de voir comment notre espace en Belgique se recoupe et je pense que tout le monde est à la recherche de mots politiquement corrects pour essayer de ne fâcher personne et à force on s'emmêle les pinceaux...

Myriam Leleu

Pour rebondir sur ce qui a été dit ce matin, c'est vrai qu'on parle des besoins, des stéréotypes sur les professionnels et aussi sur les individus bénéficiaires, mais on n'a pas rebondi sur la

question des langues utilisées dans le travail, sur la question des identités qu'elles soient culturelles, sociales ou personnelles...

Mais comment gérer finalement dans le quotidien du travail voir même du volontariat, le rapport à la différence parce que c'est ça la grande question. Qu'est- ce qui doit présider en fait, est-ce que chacun s'exprime comme il veut, faut-il émettre des cadres, faut-il formaliser la façon de faire.

Si les aides soignantes sont dorénavant toutes d'origine sub-saharienne, ont-elles le droit de parler entre elles que dans leur langue et que personne ne les comprennent dans leurs pratiques professionnelles ? Ce sont des questions quand même importantes. Dans le monde marocain, les gens parlent entre eux dans leur langue et dans un mélange de français et de langue d'origine et parfois ça me semble utile, mais que le francophone moyen ne comprend pas, qu'est-ce qui a du sens ? ... Que fait-on à ce niveau là, faut-il agir ou pas ? Il y a différents lieux qu'on peut côtoyer, pas uniquement au niveau des problématiques sociales de la vieillesse, dans le monde des loisirs, dans des lieux privatifs ou purement privés, socialisés, il y a des langues qui apparaissent entre soi, alors question ??

Nadine Gabet

On a eu un directeur de maison de repos qui nous expliquait que dans sa maison de repos, il y a +/- 40 personnes qui travaillent et qu'il y a 22 nationalités. Il veille à ne pas avoir trop de personnes de la même nationalité, jusqu'à deux ça va, au dessus de ce nombre ça commence à faire des clans et des ennuis, parce qu'ils parlent leur langue, ils font des groupes et il a donc des petits ennuis. Il préfère donc des nationalités différentes de façon à ce que la langue reste le français.

Il y a deux jours quand on a parlé des langues, certains directeurs ont exprimé leur difficulté quand ils ont du personnel d'origine étrangère et plusieurs de la même langue lorsqu'ils se mettaient à parler l'autre langue et que la direction ou l'encadrement ne comprenait pas Il y a avait de tout, certains avaient pris des mesures nettes d'interdiction, d'autres où les équipes avaient décidé de ne plus utiliser que le français et de ne pas parler leur langue maternelle parce qu'ils s'étaient rendu compte que ça faisait des conflits avec les autres membres de l'équipe qui étaient exclus. Ce problème a été abordé, l'optique générale étant de dire que l'on pouvait utiliser les connaissances linguistiques des gens, que c'étaient intéressantes dans le cadre des rapports avec les personnes, mais pour les relations de travail ça devait rester la langue de la région (français, néerlandais, allemand..) sinon il y a des conflits qui apparaissent.

Myriam Leleu

Vous croyez que c'est possible de gérer ça, parce que la tendance naturelle va être de recourir à une langue plus facile. Je fais référence à un monde de loisir que je côtoie, et que je connais qui est dirigé par une personne d'origine marocaine, qui a des employés notamment d'origine marocaine et quand il parle à ses employés ils parlent dans leur langue et les utilisateurs du loisir ne comprennent rien et parfois on se sent en porte à faux, qu'est-ce qui se passe, qu'est-ce qu'on dit, qu'est-ce qu'on fait, c'est notre loisir et eux ils gèrent ça dans leur langue... Donc de temps en temps, je fais un commentaire et je dis « qu'est ce que vous dites, je ne comprends rien.., » parce que ça m'embête, là c'est dans les loisirs mais dans les soins c'est quand même important ...

Patricia Fontaine

Est-ce qu'on ne touche pas à une question fondamentale qui est le respect, la vie de groupe ? Est-ce que le jargon hyper médicalisé que personne ne comprend et sûrement pas la personne âgée fragilisée, la famille n'est-ce pas aussi le "même" problème ? La même chose dans le langage de juriste, hyper expert ?...

Cela concerne le respect, la gestion au niveau d'une équipe mais aussi les histoires de famille et de groupe. Cela concerne le multiculturel mais le danger serait aussi de tout stigmatiser et d'en venir à des normes « pas plus que trois de ceci, pas plus que 4 cela ». Comment au niveau d'une dynamique d'équipe ou plus largement pouvoir dialoguer, se parler ensemble pour être compris de tous : en réunion d'équipe, avec les bénéficiaires, les collègues, les familles... ? Cela fait partie d'une bonne "gestion" et d'un respect ?

Martine Schüttinger

J'ai l'impression qu'on est en train d'axer sur la langue car quelque part ça reste politiquement correct ... Je n'ai pas l'impression que le débat soit là ... J'ai l'impression que ça peut se régler assez facilement comme ça se fait aux réunions si on est en Wallonie, en Flandre, ou à Bruxelles où on gère les réunions d'équipe dans les langues, donc ça peut se faire aussi quand il y a plein de langues, je n'ai pas l'impression que ça soit la question. L'autre question par exemple au niveau des langues est de savoir si on utilise les personnes qui parlent des tas de langues pour lesquelles nous n'avons presque pas d'interprètes, mais en tenant compte des effets pervers de cette situation. Par exemple tu parles le swahili tu vas donc t'occuper de tous les problèmes en swahili, ...non ! Il faudra aussi voir ce qu'on fait, dans quel cadre et comment, il ne faut pas que la langue devienne un contre outil...

Elisabeth Franken

A un moment donné dans les projets expérimentaux au ministère, il y a eu une formation de jeunes femmes interprètes, c'était d'ailleurs avec vie féminine. Des femmes d'origine marocaine qui servaient d'interprètes dans les consultations nourrissons et gynécologiques. Elles étaient de niveau scolaire assez bas mais elles faisaient ce travail dans leur quartier. Autrement c'était parfois un garçon de 9 ans qui accompagnait sa mère en consultation gynéco ce qui posait d'autres problèmes. Quand ce projet a été soutenu par le ministère, au bout d'un an la commission qui avait décidé trouvait que c'était bien mais que c'était fini parce que de toute façon il allait y avoir des aides soignantes et des médecins, etc. de leur communauté. Moi je me suis fâchée ...comme si quelqu'un d'origine turque faisait la médecine pour devenir le médecin des turcs ... ce n'est pas digne de parler comme ça. Ok si on veut ouvrir un cabinet dans son quartier, si c'est ça qui plaît, mais on a le droit de soigner les eurocrates si on a envie... Il n'y a pas de stigmatisation...

Patricia Fontaine

De plus je ne suis pas certaine que ce soit ce que le public attend réellement. On avait engagé dans une équipe d'aide en milieu ouvert un travailleur marocain vu que l'on reçoit beaucoup de jeunes et beaucoup de famille de cette origine, ça va faciliter les choses. Plusieurs familles ont dit « pourquoi est-ce qu'on doit d'office rencontrer telle personne parce qu'on sait très

bien qu'on est à Bruxelles, on ne va pas rencontrer nécessairement un travailleur de notre langue ou de notre culture »...

Ces exemples nous renvoient à la nécessité d'être vigilant à ne pas tomber dans le piège de on sait ce qui est bon pour les publics dont on parle aujourd'hui.

Comme disait Martine, attention ne ciblons un problème qui n'est sûrement pas le problème essentiel par rapport à ça.

Pour lancer le débat sur autre chose, on a eu tout un temps une tendance à se demander pourquoi on ne rencontrait pas plus de personnes âgées d'autres cultures dans les projets intergénérationnelles, dans le travail au niveau santé etc... Cette question nous était renvoyée au niveau politique mais également au niveau associatif.

Je me suis demandée, et je me demande encore si c'est absolument nécessaire qu'ils viennent dans les structures que l'on propose, que nous allions franchir la porte qu'ils n'ont pas ouverte et venir avec nos modèles de lecture.

Comment obtenir une réponse à cette question et aller à la rencontre des besoins et des attentes du public âgé de différentes cultures ? Qu'est-ce qu'ils en pensent, comment est-ce qu'ils se vivent dans notre culture en Belgique, dans les milieux ruraux, dans les milieux urbains, etc ? Comment aller à la rencontre sans franchir des portes qu'il n'y a lieu de franchir, sans non plus aller regarder, analyser, en bon intello, ce qui se passe pour en tirer des leçons et ensuite repartir et dire « voilà on a vu c'est comment ça ! ». Comment est-ce que vous vous situez ?

Bénédicte de Bellefroid.

J'avais envie de dire qu'il y a un indicateur important dans tout cela, c'est le plaisir, qu'on peut avoir à la fois du côté des intervenants et des bénéficiaires. Je trouve que lorsqu'on sent qu'il y a du plaisir partagé des deux cotés... On éprouve quelque chose à avoir cet échange aussi... C'est vrai que nous sommes des professionnels mais je trouve que quand il y a un sentiment de satisfaction dans ce sens là, c'est un indice important.

Cécile Dupont

Dès qu'on travaille en partenariat, que quelque chose se met en place avec plusieurs associations ou partenaires, on a déjà chacun des regards différents, on peut se remettre en question, et on ne va pas spécialement en tout cas dans les projets auxquels on participe aller faire une analyse des besoins auprès de chaque public pour voir si ça correspond.

Le fait de travailler avec d'autres partenaires qui eux dans leur quotidien côtoient ces publics, ça va aussi nous donner des indications de savoir si ça peut être intéressant ou pas et d'avoir plusieurs avis.

Je pense maintenant dans 2 projets qui ne touchent pas spécialement à l'interculturel quoique, on essaie de créer une sorte de comité consultatif autour du projet, d'avoir des personnes ressources qui d'une manière ou d'une autre font quelque chose en lien avec le projet et qui peuvent donner un avis, nous dire « là vous vous égarez ». Avoir dans ce comité des gens qui sont proches du terrain mais aussi des gens proches de la réflexion ou scientifiques. Je crois que c'est aussi une garantie que le projet réponde à ce qui est visé.

Patricia Fontaine

Comment être vigilant que le public soit réellement représenté, même si c'est clair qu'on ne va pas aller faire une enquête, ...

Cécile Dupont

Ce n'est pas vraiment notre job d'aller faire des analyses de besoin ou des choses comme ça, d'autres le font et il y a aussi une pratique plus spécialisée de chaque partenaire, dans un projet. On veille à ce qu'il y ait des personnes spécialisées par rapport à la problématique... il faut prendre le temps.

Azita Banaï

Quand on prend le temps, rien que le public lui-même nous envoie un signal, un message à travers une activité organisée. Le problème c'est quand on est dans l'action et qu'on ne s'arrête pas avant la fin de la journée, on a parfois du mal à percevoir ce signal. Je vous rejoins par rapport à la concertation avec d'autres partenaires, ça permet quand même très souvent de rectifier le tir quand on ne l'a pas vu soi-même. Ce sont d'autres regards.

Cécile Dupont

C'est vrai que dans les projets, on parlait de prendre le temps, souvent notre place ça va être de mettre le temps, de donner le temps. Et parfois certains partenaires autour de certains projets nous demandent de rester dans la dynamique du projet parce qu'on les oblige à prendre le temps de faire le point tout les x temps sur le projet. A la limite c'est peut-être notre seule fonction sur le projet, mais si on n'est pas là, les équipes sont tellement dans leur quotidien qu'elles n'ont pas le temps, qu'elles ne prennent pas le temps...

C'est vrai aussi que dans les temps d'évaluation au sens large on associe les publics qui participent. Dans la généalogie par exemple, les bénévoles participent, les élèves par le biais de leur institutrice, mais on veille à ce que chaque partenaire puisse s'exprimer. Mais ça prend du temps. Parfois ça gène mais...

Didier Fooy

Dans les services résidentiels qui accueillent des enfants, ou dans les maisons de repos le temps manque pour s'arrêter dans les projets ou pour faire des formations en plus des formations de base. Le temps manque aussi souvent dans le travail en partenariat..., enfin globalement on est toujours en partenariat. Les politiques pensent parfois que les actions en partenariat prennent moins de temps mais, ça prend plus de temps, le travail en partenariat c'est aussi de l'interculturel entre le personnel, ce sont souvent des cultures professionnelles différentes qui doivent se rencontrer. Par exemple, quand une aide soignante doit se mettre d'accord sur quelque chose avec un éducateur, parfois ça prend beaucoup de temps parce que ce sont deux cultures qui se confrontent, mais en même temps c'est formateur, il y a aussi quelque chose de formatif dans cette rencontre de cultures professionnelles différentes. Maintenant ça ne remplace pas une formation professionnelle qualifiante sur l'interculturalité, mais parfois faute de mieux c'est déjà pas mal.

Jean-Pierre Haquin

Pour poursuivre un peu je dirai que très souvent quand même, le manquement de temps risque d'être un prétexte. On maque toujours du temps; on n'a jamais du temps, mais s'il y a une vraie volonté on arrive toujours à trouver le temps minimum pour l'essentiel et on n'attendra pas nécessairement de pouvoir trouver l'heure dans le programme de travail, non les trois minutes répétées quelque fois au coin d'un couloir peuvent faire qu'on n'a plus nécessairement besoin de faire une réunion. Mais on manque toujours de temps, et de moyens, car le raisonnement est bon pour les moyens financiers aussi, mais je crois que c'est avant tout savoir s'il y a une volonté.

Elisabeth Franken

Le terme de « besoin » me dérange beaucoup en termes sociaux et interculturels, c'est l'idée d'une visions « économiste » de la société ou biologique. On a parlé tout à l'heure de la notion de plaisir et pour joindre les deux je propose que l'on parle de désir. Je pense que la plupart des métiers que nous faisons, c'est quelque chose qui nous vient de loin, qui nous porte, qui nous donne envie de faire des choses avec des balises que nous nous mettons ou qu'on nous met. Si c'est ça que nous mettons en jeu dans la rencontre avec l'autre, il y a du plaisir à partager, c'est du plaisir qui nous donne du mal parfois, ce n'est pas parce qu'on est masochiste, mais ça me paraît plus juste que de dire besoin. J'ai envie de dire personne n'a besoin de rien, qu'est-ce qu'on a besoin de s'occuper des besoins de l'autre, de toute manière on n'y arrivera pas. Mais si on se dit moi j'ai envie de faire cela et s'il y a étincelle, je crois que ça passe plus souvent par le désir.

Jamila Zekhnini

Je vais peut-être raccrocher par rapport à ce qui a été dit avant. Je pense qu'il y a un travail d'observation dont on ne peut pas faire l'économie. Savoir si les actions qu'on met en place sont porteuses, si elles ont un sens, on ne peut le vérifier qu'en mettant en place des processus d'évaluation.

Sur la question des langues qui a été abordée, je pense qu'on ne peut pas généraliser ça dépend vraiment de chaque situation particulière, il y a des situations où on a besoin de traducteurs parce que les situations sont épouvantables mais ce ne sont pas des situations qui sont amenées à devenir permanentes, c'est temporaire. Là où les logiques parfois se croisent c'est que parfois de nouveaux métiers apparaissent avec une fonction temporaire et deviennent permanents. Après il faut essayer de trouver comment on va justifier le fait qu'ils doivent perdurer dans le temps, je crois que c'est un peu ça l'effet pervers.

Prendre du temps, c'est aussi prendre de la distance. Si on ne s'arrête pas c'est impossible de prendre de la distance et c'est la seule manière d'avoir un regard sur nos pratiques.

Quand on parle de l'intergénérationnel et de la question de la solidarité aujourd'hui ce n'est plus une question d'idéal mais de nécessité parce qu'on est vraiment lié les uns aux autres et qu'on n'a vraiment plus le choix. Je pense que le travail en réseau devient une nécessité et qu'on n'a plus le choix non plus et qu'il faut capitaliser. On revient à la mémoire et à la place qu'on lui accorde, car si on ne lui accorde pas une place importante, c'est évident que dans les associations ou les institutions publiques il n'y a pas de trace de cette mémoire et on ne sait pas construire. Sur quoi on construit ? Sur quoi est-ce qu'on prend appui ?

Azita Banai

Je voudrais revenir sur cette place de la mémoire. Il y a quelques années on a constaté dans une ASBL où je travaillais que les nouveaux venus ne partageaient pas du tout les valeurs de l'ASBL. Que nous les anciens on a eu du mal à transmettre des choses, que ça soit en entretien de sélection ou après que ce soit les valeurs ou les raisons de la création de l'ASBL, on ne prend pas le temps on est dans l'action.... Il est parfois important de revenir sur les bases. Quand les jeunes disent on n'est pas là pour changer le monde, quelque part quand nous avons créé cette asbl c'était pour cela.

Jamila Zekhnini

Ni si on va bien dans la même direction.

Quatrième question : Comment favoriser la rencontre des différences, en pensant aux outils méthodologiques ?

Patricia Fontaine

Ce matin on a parlé des pratiques, des expériences en essayant de pointer ce que cela pouvait susciter, en quoi ça correspondait aux attentes ou pas de certains publics, en quoi il y a des difficultés, des limites...

J'ai été aussi très sensible à l'aspect ponctuel de certaines choses qui ne peuvent pas se pérennisées parce qu'il y a du changement au niveau des partenaires et/ou d'une énergie qui évoluent aussi, il y a parfois un souhait que cela en reste là. Il y a aussi du ponctuel que l'on voudrait voir s'inscrire dans le temps mais alors il devient nécessaire d'asseoir un partenariat et d'identifier qui peut faire quoi et comment. Ce n'est pas toujours possible.

Comment parler de ce qu'on fait, partager les bonnes pratiques et développer des méthodologies autour de tout cela ?

Christine Heymans

En entendant les différents outils méthodologiques, la rencontre de différentes expériences, on retombe sur la mise en place d'un réseau comme quand vous l'avez fait. On a agi comme cela en 1992, on se met autour d'une table ça passe ou ça casse et je crois qu'il y avait un moment, un besoin, il y avait l'endroit, des attentes...

Ce sont des pratiques qui comme la systémique à un moment donné ont été à la mode. A un moment donné vous êtes arrivés. Au niveau administratif on est le relais vers les cabinets politiques qui à l'époque ne comprenaient pas bien le concept de l'intergénérationnel ni sa fonction au sens large du terme et ni la nécessité d'une mise en réseau.

A l'heure actuelle, même si les pratiques et les expériences ... concernent différents niveaux (le niveau économique, le niveau du logement,...) et si l'on retrouve ce concept dans différents secteurs d'intervention, on ne sait pas encore comment ça va être légitimé. C'est très difficile chez nous, car il faut qu'il y ait de l'intergénérationnel entre le politique, car on est dans la réalité sous des tutelles différentes...

S'il y a des mises en réseau sur le terrain, il faut qu'il y ait aussi des mises en réseau, au niveau administratif ce qui se fait chez nous. On a constitué une petite cellule sans prétention par besoin, sur la « politique » du vieillissement sur laquelle vient se greffer l'intergénérationnel et d'autres pratiques. Il y a des résultantes mais il reste le point d'interrogation de la politique. Comment donner une viabilité, une faisabilité à vos expériences ? Vous allez me dire que pour cela il faut démontrer la fonction et donc on retombe sur des pratiques d'évaluation. J'entends des connaissances qui disent qu'ils sont fatigués des questionnaires qu'ils reçoivent de la « cocof », de la communauté française... ce sont des pages et des pages, pour qui est-ce qu'on nous prend, qu'est-ce qu'on doit encore prouver... Je dois répondre, mais à quoi cela sert, ils ne comprennent pas... Il y a une certaine lassitude au niveau administratif

Jean-Pierre Haquin

Mais ça c'est la justification de ... quand on parlait évaluation c'est de l'intérieur se demander à quoi on a répondu, ce que l'on a fait, le sens que cela a... Et puis par rapport à une administration il y a la justification, qui peut s'appeler évaluation aussi mais qui est d'un autre ordre...

Christine Heymans

Il y a une double évaluation c'est-à-dire que même si il y a une évaluation qui est rentrée par le milieu associatif et je ne dis pas que c'est le cas dans tous les cabinets, mais on me redemande la pertinence des évaluations et je suis priée de refaire une évaluation des évaluations.

Martine Schüttinger

Le problème c'est le juste milieu, parce qu'avant de venir dans ce réseau j'étais moi-même dans un cabinet et j'analysais moi-même les documents que je dois remplir maintenant, c'est intéressant.

Il faut trouver un juste milieu dans le sens que cela permet à l'association quand elle doit écrire une demande de subvention de réfléchir, d'avoir une trace écrite. Dans certaine association la seule trace écrite qui existe c'est le projet qu'elle a rentré pour une demande de subside. Elle a dû s'obliger à penser les chiffres, les objectifs. Il faut diminuer l'administratif "casse pied", proposer des pistes constructives car on nous renvoie aux statuts et tous ces documents encombrent.

Patricia Fontaine

Il y a une justification nécessaire, il y a une démarche intéressant à s'arrêter et prendre du recul, mais ce qui est lourd ce sont les documents semblables au sein d'un même service parfois ou entre les services, semblables, mais pas tout à fait, sur la même période mais pas toujours, à quelques mois de différence...

Le problème aussi c'est que l'on n'a jamais aucun feed-back, si ce n'est de dire vous avez plus ou moins de subside en fonction de critères qui sont parfois claires mais pas toujours, qui changent d'une année à l'autre et que l'on ne connaît pas toujours.

On a peu de feed-back constructif qui viennent compenser le nombre de pages écrites. Parfois on entend « oui mais on n'a pas encore lu les rapports que vous avez envoyé il y a 3 – 4 ans »... sans viser des personnes en particulier ce n'est pas très motivant. Bien souvent quelques semaines après on doit recommencer, un nouveau dossier, une nouvelle évaluation. Il est nécessaire de renforcer le dialogue, les échanges, la transmission entre les générations entre l'associatif et les pouvoirs politiques, etc,. En terme politique l'intergénérationnel est un secteur transversal qui traverse plusieurs compétences. Comment rendre cette transversalité vivante ? Outre le fait de savoir le subside accordé on a peu de feed-back, si ce n'est dans des discussions informelles ou quand on prend le temps de prendre le téléphone et de discuter autrement ou de se rencontrer à d'autres occasions.

Jean-Pierre Haquin

Après ça on comprend qu'une administration qui donne des moyens demande un minimum de documents, il faut bien que ça soit justifié parce que ça présenterait d'autres abus potentiels

Patricia Fontaine

Il faut garder au niveau associatif la nécessité de devoir justifier notre travail, ça nous aide à avancer et c'est vrai qu'il faut sans doute être plus actif pour aller chercher ce feed-back. Mais on pourrait se donner le temps ensemble de s'arrêter comme à l'occasion de table ronde comme celle-ci autour de thèmes et/ou de questions communes. Ce sont des moments riches en dialogue qui n'évincent en rien les droits et obligations des uns et des autres, c'est logique sinon ce serait tout à fait ingérable.

Elisabeth Franken

Il y a deux autres possibilités que vous avez c'est de faire éventuellement une communication publique à l'intérieur du ministère, toute simple, inviter un public plus ouvert et là vous avez une visibilité. Il y a un effet de retour positif avec peut-être un investissement pas beaucoup plus élevé que celui que vous avez aujourd'hui.

La deuxième chose, vous pouvez faire une proposition de modules de formation. Si un jour « Courants d'Ages » dit nous nous avons un certain nombre d'outils nous pourrions les proposer à des personnes qui veulent monter des projets on peut proposer des journées de formation. Vous avez un interlocuteur au niveau de l'administration qui est prêt à faire une ouverture si vous avez une proposition. Donc là, je pense que « Courants d'Ages » a beaucoup évolué et que vous êtes arrivés à ce seuil où vous pouvez vous dire « on a de quoi » en faisant comme Martine dit si vous avez des mémos de vos expériences, il y a moyen de traduire ça et vous pouvez commencer par une journée, deux journées...

Martine Schüttinger

Ici il y a un premier réseau qui a été créé mais quand on était quelques uns à être en colloque, on ne s'était pas vraiment structuré pour aller en parler dans un atelier par exemple. Quand il y a des lieux de rencontre comme ça, il faut aussi qu'on puisse porter la parole du réseau en dehors de celui-ci... on a le droit aussi de devenir expert...

C'est de l'éducation permanente.

Christine Heymans

Ça fait des années, je crois que je ne vais trahir personne c'est vrai que nous avons assis « Courants d'Ages » et on pousse là dedans et on ne lachera pas.

Maintenant je pense à la réflexion de ce matin, il y a des convergences, des concertations mais il y a aussi des secteurs qui sont en rade, des éléments qui s'imposent mais comment les prendre ? On nous renvoie des questions. Une anecdote lors d'un colloque. Bruxelles propriété, qui a des problèmes car 45% de ces travailleurs sont immigrés et la plupart sont musulmans et respectent donc le temps de prière et donc ils ont voulu arrêter le ramassage des poubelles aux heures de prière. Et les gens ne comprenaient pas bien et donc il a été fait appel

aux imams, qui sont venus les rassurer en leur disant que si ils ne priaient pas à cette heure là ça ne les mettait pas en difficulté. Donc ce n'est pas évident

Martine Schüttinger

Les gens demandent à mettre en pratique une série de chose alors que dans leur religion ce n'est pas nécessairement dit comme ça et donc c'est une question de discussion, de négociation.

Myriam Leleu

Pourquoi est-ce qu'ils demandent ces choses en fait, pourquoi est-ce qu'ils voulaient faire une prière pendant le ramassage des poubelles ?..... Pourquoi exige-t-on de mettre en place des rites qui quelque part ne sont pas vraiment obligatoires, il faut s'interroger sur le sens de ce type de proposition quand ce n'est pas vraiment obligatoire...

Nadine Gabet

Une espèce d'idéalisation du pays d'origine et de ses rites ...
Encore plus forte parce que l'on est éloigné ?

Il y aurait encore d'autres anecdotes.

Myriam Leleu

Il faut investiguer ce qu'il y a derrière ce type d'exigence.

Brigitte Hazard

Je n'ai pas vraiment une réponse mais l'année passée dans le cadre de la rupture du jeûne, les jeunes du quartier avaient invité les aînés pour partager un peu leur culture. Il y avait un réel échange par rapport à ça et on essayait de voir si le jeûne est obligatoire et effectivement ce n'est pas aussi strict que ça, on adapte en fonction du public, des personnes âgées par exemple. Là-dessus il y avait un éducateur qui posait la problématique des imams qui arrivaient du pays (je récolte ses paroles) et qui ne parlaient pas le français, qui côtoyaient ces jeunes gens ici à Bruxelles. Il y a d'abord un problème de communication au niveau de la langue et il y avait une incompréhension entre les jeunes et l'imam et de là peut naître une méconnaissance et éventuellement engendrer des attitudes je veux ou je veux pas, je vais faire ma prière ...

Il faut faire attention à ce que certaines personnes viennent ici, dévoiler la religion, mais ce n'est pas totalement de la base de la religion même qu'ils parlent.

Myriam Leleu

Juste pour revenir sur la question des ramasseurs de poubelle, qui est en lien avec l'utilisation d'une langue entre soi, c'est peut être aussi une façon de s'affirmer culturellement, comme appartenant à un certain monde, c'est peut être aussi une prise de pouvoir sur un univers de travail qui ne convient pas tout à fait, une manière d'affirmer quelque chose sans pouvoir

exprimer la réalité qui pose problème. Donc ils ont recours à des choses que l'organisme employeur ne maîtrise pas, de cette façon là il y a conflit de pouvoir et on ne sait plus alors qui a raison qui a tort, quels sont les vrais fondements, etc. C'est plutôt à la fois une affirmation de soi en tant que personne qui vient de tel ou tel monde, ou aussi peut-être des revendications cachées ou un manque de satisfaction de plaisir et de désir au travail...

Nadine Gabet

A la STIB par exemple, ils ont dit le personnel de base est d'origine immigrée et la classe moyenne d'employé est flamande et la direction est francophone...et il est impossible de changer, donc les revendications peuvent cacher des revendications sociales

Myriam Leleu

Pour répondre à ce type de problématique, il faut aller regarder derrière les façades, essayer de comprendre pourquoi on met en avant quelque chose qu'on rend obligatoire alors que ce n'est même pas obligatoire dans la religion d'origine... et que le belge francophone, néerlandophone moyen ne connaît quand même pas vraiment à moins de s'informer, il faut peut-être qu'on s'informe aussi dans le cadre de l'emploi, les employeurs devraient peut être connaître mieux aussi les conditions culturelles.

Patricia Fontaine

Cela remet en avant l'importance de tout ce que l'on a travaillé aujourd'hui et notamment la vigilance à avoir de ne pas aller trop vite dans des réponses toutes faites mais de prendre un temps de recul, d'analyse, de compréhension des tenants et aboutissants. Cela évitera aussi que le problème se déplace ailleurs.

CONCLUSIONS

Il est difficile de faire une synthèse de tout ce qui a été dit aujourd'hui et il sera nécessaire de prendre du recul pour mettre en exergue des points de réflexions et d'éventuelles pistes de travail.

Le thème de la journée pouvait paraître très général mais nos réflexions, nos partages d'expériences et l'expertise de nos experts ont permis d'aborder de nombreux axes de réflexion.

On est dans l'évolution de nos pratiques, de nos regards, de notre questionnement tout cela dans une société qui n'a jamais cessé d'évoluer.

On a beaucoup parlé de l'ouverture, ouverture à ce que l'on rencontre, aux personnes, aux questions qui se vivent avec le public avec lequel on est amené à travailler, à vivre, à prendre du plaisir ou non...

On a commencé la journée par l'histoire de Courants d'Ages qui en tant qu'association a suivi l'évolution des mentalités, de l'histoire de la société en partant de soutiens, d'opportunités, des désirs, du désir d'un petit groupe qui reste encore actif et autour duquel se sont greffés d'autres partenaires. On a accompagné la reconnaissance tout d'abord de l'intergénérationnel et puis plus largement un début de reconnaissance de la pertinence d'un réseau. On a aussi suivi l'évolution des moyens dont on a pu bénéficier, des moyens nécessaires pour donner l'emphase nécessaire à un réseau. Il est important de soutenir et favoriser le spontané, le naturel mais il faut aussi un cadre et une structure qui puissent être porteurs d'initiatives, de projets. Il faut pourvoir suivre les informations, donner une certaine rigueur et Courants d'Ages en est là actuellement. On doit apprendre à fonctionner en terme de réseau, autrement peut-être, avec d'autres priorités mais sur base d'un réel travail de coordination.

Dans votre farde vous avez la maquette du dépliant de Courants d'Ages, dépliant qui vient montrer le travail de formalisation, qui présente le réseau. Le 1^{er} octobre sera mis en ligne aussi notre site. Courants d'Ages développe également un travail de visibilité des associations membres à travers des reportages audio-visuels. Formalisation, diffusion, transmission tels sont les axes prioritaires de Courants d'Ages actuellement.

La table ronde est pour nous le point de départ de tout un travail à plus long terme qui va s'inscrire en terme de multiculturalité, de mise en exergue des valeurs dont est ou pourrait être porteuse la société telle qu'elle est aujourd'hui, en évolution.

En tant que réseau, Courants d'Ages se veut être porteur de tout un travail de sensibilisation, de campagnes d'informations. Le but est de soutenir le travail de terrain des associations membres, intensifier le travail d'interpellation vis-à-vis des services publics, des lieux d'élaboration et de décision. Les thèmes de la multiculturalité et de l'intergénérationnel n'en sont qu'à leur début et l'on va tenter d'exploiter et de poursuivre au mieux le travail d'aujourd'hui.

Le travail de réseau on y croit depuis 1992, on le vit depuis 1992 et demi et on peut le mettre en pratique depuis quelques années.

Le site va être la courroie de transmission et deviendra petit à petit en lieu ouvert et un lieu de dialogue.

Merci à chacun d'être venu partager ses expériences et accompagner notre processus de réflexion. J'espère vraiment qu'une collaboration pourra se maintenir et s'enrichir à travers le temps.



PARTICIPANTS : « GENERATIONS MULTICULTURELLES, DE NOUVEAUX DEFIS ? »

Commission communautaire française

Service Education Permanente :

- Eliane Berthe (matin - 12h)
- Christine Heymans (matin - 12h)

Affaires sociales :

- Nadine Gabet (après-midi)

Cabinet de la Ministre Evelyne Huytebroeck :

- Magali Plovie, Juriste- Personnes âgées- Hôpitaux publics

Cabinet du Ministre Charles Picqué :

- Azita Banaï, attachée

Communauté française Wallonie-Bruxelles

Education Permanente :

- Pierre Wanlin

CGRI

- Marien Faure

Région Wallonne :

Cabinet de la Ministre Christiane Vienne :

- Ronny Deneumostier, collaborateur

Fondation Roi Baudouin :

- Jean-Pierre Goor (matin)

Centre Bruxellois d'Action Interculturelle :

- Jamila Zenkhini, expert interculturel

Bureau d'études et de recherche en sociologie :

- Myriam Leleu, sociologue

Infor-Homes Bruxelles :

- Marie-Pierre Delcour (après-midi)
- Janinia Costa (matin)

Home Sweet Momes :

- Diane Fourny,

Réseau Courants d'Âges :

- Jean-Pierre Haquin, Auberge du Vivier
- Martine Schüttlinger, Croix-Rouge de Belgique - Action Sociale
- Isabelle Croonen, Volontariat Entraide et Amitié
- Sylvie Lerot, Ages et Transmissions
- Michèle Piron, Ages et Transmissions
- Brigitte Hazard, La Gerbe-Mémoire Vivante
- Françoise Jacques, La Gerbe-Mémoire Vivante
- Isabelle Parentani, Entr'Ages
- Pieter Capet, Entr'Ages
- Didier Fooy, Le Balloir

- Cécile Dupont, Atoutage
- Bénédicte de Bellefroid, Atoutage
- Jean-Pierre Lebon, Atoutage
- Patricia Fontaine, Courants d'Ages
- Yaël Wischnevsky, Courants d'Ages
- Malika El Barkani, Courants d'Ages